

1 K

LA
PART DU DIABLE,

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES,

Paroles de M. SCRIBE, de l'Académie française,

MUSIQUE DE M. AUBER,

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre
royal de l'Opéra-Comique, le 16 janvier 1843.



A BRUXELLES.

J.-A. LELONG, IMPRIM.-LIBR.-ÉDITEUR,
46, RUE DES PIERRES.

—
1843

PERSONNAGES.**ACTEURS.**

FERDINAND VI , roi d'Espagne.	M. GRAND.
MARIE-THÉRÈSE de Portugal, sa femme.	Mlle REVILLY.
RAFAEL D'ESTUNIGA.	M. ROGER.
GIL VARGAS , licencié, son précepteur.	M. RICQUIER.
CARLO BROSCHI.	Mmes ROSSI-CACCIA.
CASILDA , sa sœur.	ANNA THILLON.
FRAY ANTONIO , inquisiteur.	M. VICTOR.

La scène se passe en Espagne. Le premier acte aux environs
de Madrid, les deux derniers à Aranjuez.

LA PART DU DIABLE,

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES.

ACTE I^{er}.

Le théâtre représente une forêt. A droite du spectateur, un couvent. Au milieu du théâtre, un chêne immense au pied duquel est un banc de pierre.

SCENE I^{re}.

RAFAEL, GIL VARGAS.

Tous les deux entrent en causant.

RAFAEL.

Tu dis donc, Gil Vargas, que tu viens de voir le duc d'Estuniga, mon oncle ?

VARGAS.

Oui, mon élève!

RAFAEL.

Et il est furieux ?...

VARGAS.

Contre vous et contre moi... le licencié Gil Vargas, qu'il accuse de vous avoir donné des idées... J'ai eu beau lui répéter que pendant les dix années qu'il vous avait confié à mes soins... je ne vous avais rien appris... rien, absolument rien... de ce genre-là... que vous étiez sorti de mes mains, à dix-huit ans... simple, timide et ignorant de toutes choses...

RAFAEL.

C'est vrai !

VARGAS.

« Pourquoi donc, depuis trois mois, a-t-il pris en dégoût la vie monastique à laquelle je le destinais ?
« Pourquoi la pension de six cents ducats que je lui ai assurée est-elle dépensée en robes de femmes et en parures ? Pourquoi, enfin, a-t-il fait des dettes ? »

A ce mot , avec tout le respect que je dois à la noble maison de las Cuevas , et surtout au duc d'Estuniga , votre oncle, j'ai juré que ce n'était pas !

RAFAEL.

Tu as eu tort de jurer...

VARGAS.

Vous n'avez plus d'argent?...

RAFAEL.

Plus un maravédis.

VARGAS.

Et vous avez des dettes?...

RAFAEL.

Pour deux cents pistoles...

VARGAS.

Vous avez donc hanté les mauvais sujets , les libertins?...

RAFAEL.

M'en préserve le ciel !

VARGAS.

Vous vous êtes lancé dans le pharaon ou le lansquenet, perdition de la jeunesse?...

RAFAEL.

Jamais... Et depuis trois mois que tu m'as quitté , je passais toutes mes journées à étudier ma théologie , dans les grands in-folios que tu m'as donnés , le père Sanchez , le père Escobar...

VARGAS.

Bons livres !

RAFAEL.

Mauvais livres, car ils sont si ennuyeux , qu'ils font penser à autre chose... J'avais toujours les yeux en l'air... et, justement en face de mes fenêtres , étaient les ateliers d'une des premières couturières de la ville, et parmi ses jeunes ouvrières, il y en avait une...

VARGAS.

Bonté du ciel ! une conturière !... Vous voilà amoureux !...

RAFAEL.

Tu l'as dit... une figure divine... un ange... et moi qui n'étais habitué qu'à te voir !...

VARGAS.

Vous la regardiez ?...

RAFAEL.

Toute la journée.

AIR.

C'était elle
 Qui, le jour,
 M'enivrait de pensers d'amour.
 C'était elle
 Qui, la nuit,
 En rêve habitait mon réduit !
 Oui, c'est elle
 Que je regrette et que j'appelle !
 Et dans tous les lieux,
 Dans mon cœur et devant mes yeux,
 C'est elle !...
 Toujours elle !

A sa vue, une ardeur soudaine
 Me faisait trembler et rougir !
 Et c'était un trouble, une peine
 Plus douce encor que le plaisir !
 Dans tes leçons, dans aucun livre,
 On ne me parlait nulle part
 De ce charme qui nous enivre...
 Et même en lisant Escobar,
 Sais-tu bien qui venait s'offrir à mon regard ?
 C'était elle, etc.

VARGAS.

Et c'est pour elle que vous avez fait toutes ces folies ?...

RAFAEL.

Oui... Pour parvenir jusqu'à elle... pour lui parler... je n'avais qu'un moyen... c'était de commander des robes, des mantilles ou des basquines, ce qui est très-cher !...

VARGAS.

Je le crois bien !

RAFAEL.

J'en commandais tous les jours... Et quand la pension de mon oncle a été épuisée... j'ai fait des dettes pour avoir des fontanges et des falbalas ; et quand on n'a plus voulu me prêter... j'ai vendu le père Sanchez et le père Escobar, pour acheter des rubans et des dentelles...

VARGAS.

Vous, Rafaël d'Estuniga, mon élève ! Et qu'avez-vous fait de tout cela ?

RAFAEL.

C'est chez moi ! dans ma chambre d'étudiant, que j'ai quittée... parce que celle que j'adore s'est éloignée... Je ne la vois plus... j'ignore ce qu'elle est devenue !...

VARGAS.

Et que voulez-vous faire ?

RAFAEL.

Je n'en sais rien !... mais je ne veux plus étudier la théologie... Je suis gentilhomme, je puis porter l'épée, faire mon chemin, et épouser un jour celle que j'aime.

VARGAS.

Malgré votre oncle ?... Il vous déshériterait, ce qui ne peut tarder, car il est au plus mal !

RAFAEL.

Eh bien ! sans amis, sans famille, sans maîtresse, rien à espérer dans le présent et dans l'avenir... Il n'y a plus qu'un parti... et ce n'est pas ma faute si l'on me force à le prendre.

VARGAS.

Lequel ?

RAFAEL, *regardant autour de lui.*

Ce n'est pas sans raison que j'ai dirigé nos pas de ce côté... Reconnais-tu cet endroit ?

VARGAS.

C'est l'abbaye de Notre-Dame-des-Bois, à deux lieues de Madrid... et, de ce côté, la posada des Armes de Castille... hôtellerie qui, d'ordinaire, sert de rendez-vous dans les chasses royales.

RAFAEL.

Et ce vieux chêne, qui a trois cents ans pour le moins ?...

RAFAEL, *souriant.*Celui qu'on appelle l'*Arbre des Sorcières* ?

RAFAEL.

Oui ! oui, c'est bien cela... Et, dans les livres saints en qui j'ai toute croyance, j'ai lu... et toi-même me l'as répété, qu'on avait bâti ce monastère pour éloigner de cette forêt les sorciers et les démons, qui, toutes les nuits, s'y donnaient rendez-vous !...

VARGAS.

De tout ce que je lui ai appris... voilà les seules idées qui lui soient restées...

RAFAEL.

Et que, malgré cela, ils revenaient deux ou trois fois dans l'année... entre autres à Noël et à saint Jean... et qu'à dix heures du soir, sous le grand chêne du carrefour... en appelant trois fois : Asmodée !... Tu me l'as dit !

VARGAS.

C'est possible !... Mais comment croire que votre tête ira s'exalter par de pareilles idées ?... Chassez-les... car, lorsqu'elles vous possèdent... ce qui arrive souvent... vous, si doux et si timide... on vous prendrait pour un fou... pour un illuminé !

RAFAEL.

Tu dis vrai!... depuis ce matin, mon cerveau est brulant... j'ai la fièvre... car c'est aujourd'hui saint Jean... Et si tout m'abandonne, me suis-je dit... ce soir, à dix heures... j'irai sous ce grand chêne...

VARGAS.

Vous?...

RAFAEL.

J'appellerai trois fois Asmodée... et s'il me répond...

VARGAS, *souriant.*

Il ne vous répondra pas!

RAFAEL, *avec colère.*

Impie! tu ne crois donc pas que Satan existe?

VARGAS.

Si vraiment!...

RAFAEL.

Alors, il peut venir?...

VARGAS.

Me préserve le ciel de l'en empêcher... Mais je dis seulement qu'avant de le déranger... il faut voir s'il n'y aurait pas quelques moyens...

RAFAEL.

En connais-tu?... lesquels?...

VARGAS.

Peut-être pourrait-on s'adresser à quelque protecteur que l'on ne serait pas obligé de faire venir de si loin... Dans ce moment, voyez-vous, notre roi Ferdinand est atteint d'une mélancolie, d'une maladie noire, qui, souvent, dégénère en folie...

RAFAEL.

Est-il possible!

VARGAS.

Maladie qui, depuis un événement que je connais mieux que personne, n'a fait que redoubler... Une jeune fille, dont il croit avoir causé la mort, et don

l'ombre le poursuit sans cesse... ce qui fait que le grand inquisiteur Fray Antonio, confident de sa majesté, jouit d'un grand pouvoir... et je suis l'homme du grand inquisiteur... Dans des occasions délicates et dangereuses, je lui ai déjà rendu des services désintéressés pour lesquels il m'a promis récompense, dès que nous aurons congédié et renvoyé la reine en Portugal; mais d'ici-là, il ne me refusera pas sa puissante recommandation pour mon élève...

RAFAEL.

Tu crois?...

VARGAS.

J'en suis sûr... Il y a ce soir, dans cette forêt, une chasse aux flambeaux, où assistera toute la cour... car on ne sait quel moyen employer pour distraire le roi... et le grand inquisiteur qui ne le quitte que le moins possible, n'aura garde d'y manquer... Venez seulement rédiger votre demande.

RAFAEL.

Et où cela?

VARGAS.

A la posada des Armes de Castille, où la cour doit s'arrêter... et puisque vous étiez décidé à vous donner à Satan...

RAFAEL, *secouant la tête.*

Au fait... à lui, ou au grand inquisiteur...

VARGAS, *haut.*

Eh bien! venez-vous?

RAFAEL, *le suivant.*

Me voilà... me voilà, mon précepteur!...

Ils sortent par la droite.

Au moment où ils s'éloignent, on voit Carlo entr'ouvrir les branches du chêne dans lequel il est caché.

SCENE II.

CARLO, *scul.*

RÉCITATIF.

Le singulier récit qu'ici je viens d'entendre.
 Sur cet arbre où j'avais fui l'ardeur du soleil,
 Un songe heureux m'allait surprendre,
 Lorsque leurs voix ont troublé mon sommeil.
 (Il descend de l'arbre et regarde du côté par où Rafaël vient
 de s'éloigner.)

Pauvre jeune homme, hélas !

AIR.

Sans appui sur la terre,
 Sans amis, sans soutien,
 Je comprends sa misère ;
 Car son sort est le mien !
 Mais j'ai tort, il me semble,
 N'ai-je pas une sœur !
 Et malheureux ensemble,
 C'est presque du bonheur !

Tandis que lui!...

Sans appui, etc.

(Regardant autour de lui.)

Allons ! allons!...

CAVATINE.

En chemin,
 Modeste pèlerin,
 Pour braver ou fuir le chagrin,
 Rêvons l'espoir d'un meilleur lendemain.
 Du courage !
 Si l'orage
 Aujourd'hui me poursuit,
 Le soleil qui luit,
 Demain, de ses rayons m'échauffe et m'éblouit.
 Compagne de ma vie,
 Ma sœur chérie,
 Avec toi le voyage
 Est sans nuage,

Et Dieu qui protégea nos pas,
Ne nous abandonnera pas.

SCÈNE III.

CARLO, CASILDA, *entrant par la droite.*

CARLO.

Enfin, c'est ma sœur!... Te voilà donc arrivée...
c'est bien heureux!

CASILDA, *voulant l'embrasser.*

Mon cher Carlo! mon bon frère!

CARLO.

Un instant... Qu'est-ce que c'est que cette lettre que
j'ai reçue de toi?... et pourquoi vouloir quitter Madrid?

CASILDA.

Tu vas commencer par me gronder!

CARLO.

Non, sans doute... mais que veux-tu que je fasse de
toi maintenant?... Est-ce qu'un pauvre musicien, tel
que je suis, peut, avec une jolie fille sous le bras, al-
ler chanter, ou toucher l'orgue dans les couvens de
moines... et sans madame l'abbesse, qui m'a déjà pro-
mis sa protection... Mais avant tout, raconte-moi ce qui
t'a forcée à quitter la maison où je t'avais placée?...

CASILDA.

Oui, à Madrid... chez la senora Urraca, une célèbre
couturière...

CARLO, *vivement.*

Oh! mon Dieu! ne venait-il pas souvent chez vous
un jeune homme qui demeurait vis-à-vis vos fenêtres?

CASILDA.

Qui te l'a dit?

CARLO.

Un élève en théologie?...

CASILDA.

Une de nos meilleures pratiques... Il achetait tous
les jours des robes et des mantilles.

CARLO, à part.

C'est bien cela !

CASILDA.

Et j'avais bien soin qu'on ne lui vendît pas trop cher... car il ne marchandait jamais... Et puis si doux, si honnête, si timide...

ROMANCE.

Premier Couplet.

Oui, devant moi, droit comme une statue,
Humbles étaient son air et son maintien !

Son âme ingénue

Était toute émue

A ma vue.

Je lui plaisais !... et je le voyais bien ;

Mais comment faire,

Et le moyen

De s'empêcher de plaire ?...

Pourquoi

Sur moi

Ce regard si sévère ?

Mon frère ! mon frère,

Calme-toi !

S'il m'aime, hélas ! c'est malgré moi !

Deuxième Couplet.

Bien loin qu'il veuille ou tromper ou séduire,

J'ignore, hélas ! son nom, et lui... le mien !

Tout bas il m'admire,

Et sans rien me dire,

Il soupire !

Je vois qu'il m'aime... Ah ! je m'en doute bien.

Mais dis toi-même

Le moyen

D'empêcher qu'on vous aime ! etc.

CARLO.

De sorte qu'il ne connaît pas ton nom, et qu'il ne sait pas même qui tu es ?

CASILDA.

Oh ! mon Dieu ! non. Mais c'est égal... j'étais bien tranquille... bien heureuse... je travaillais toute la journée à ma fenêtre...

CARLO, *vivement*.

A la fenêtre !...

CASILDA.

Oui, frère... parce qu'elle donnait, de l'autre côté, sur les jardins du palais... dont les grands arbres nous apportaient l'ombre et la fraîcheur. Je travaillais donc avec mes compagnes, en fredonnant les boléros que tu m'as appris, surtout l'air du pays, que notre pauvre mère répétait en nous berçant... et un jour que j'achevais de la chanter, j'entendis applaudir sous le balcon... c'étaient deux cavaliers enveloppés de leurs manteaux, et qui, depuis plusieurs soirs se promenaient dans la rue.

CARLO.

C'était lui...

CASILDA.

Oh ! non !... je l'aurais reconnu !... ils s'éloignèrent rapidement. Mais le lendemain, un homme d'un âge et d'une figure respectables vint nous dire qu'une grande dame, à qui l'on avait parlé de mes talens, voulait avoir une robe de cour faite par moi.

CARLO.

Il n'y avait pas de mal...

CASILDA.

Non ; mais il ajouta que cette dame était indisposée, qu'il fallait aller lui prendre mesure chez elle. Son carrosse était en bas, et comme j'hésitais, la señora Urraca y mit tant d'instance, que j'obéis, et nous partîmes, moi et le vieux monsieur à la figure respectable. La voiture roulait depuis bien longtemps... Mais nous allions, disait-il, à l'autre bout de Madrid ;

bientôt je n'entendis plus le mouvement et le bruit de la ville... Je m'élançai à la portière qui était fermée. Nous étions sur la grande route, et mon compagnon de voyage m'avoua que cette grande dame habitait la campagne; mais qu'on me ramènerait le soir même; que c'était convenu avec la senora Urraca... Que pouvais-je faire, Carlo?... Mes cris et mes efforts eussent été inutiles... J'étais en leur puissance; il fallait feindre de les croire, et après plusieurs heures de marche, nous arrivâmes à la nuit à une riche habitation, des lambris tout dorés, des lustres étincelans... Et un seigneur jeune encore, et d'une physionomie noble et distinguée, me dit en souriant : Rassurez-vous, senora; demain seulement ma femme pourra vous recevoir. D'ici-là, calmez-vous, voici votre appartement et de plus votre souper. Ne craignez rien... Je vous laisse... Et il sortit en fermant la porte.

CARLO.

Ma pauvre sœur!

CASILDA.

Ah! je ne perdis pas courage... car je pensais à toi et à ma mère, et dès que je me vis seule... j'ouvris une des fenêtres; elle n'était pas bien haute et donnait sur de vastes jardins, où, à l'aide de mes draps, je fus bientôt descendue... Je courus devant moi jusqu'à... un mur d'enceinte que l'on réparait, et qu'une brèche me permit de franchir... Depuis ce moment, je marchai toute la nuit, sans m'arrêter, sans savoir d'où je venais et où j'allais! et au point du jour... épuisée de fatigue, j'arrivai à une hôtellerie à une lieue d'ici. C'est de là que je t'ai écrit, mon frère, et je ne crains plus rien... car je suis près de toi.

CARLO.

Tu as raison, sœur; il ne faut plus retourner à Ma-

drid. L'infâme à qui je t'avais confiée s'entendait avec les ravisseurs.

CASILDA.

Je savais que c'était aujourd'hui jour de fête...

CARLO.

Jour de saint Jean !

CASILDA.

Et que tu devais toucher l'orgue à Notre-Dame-des-Bois.

CARLO.

C'est fait, et après la cérémonie j'ai parlé à madame l'abbesse, qui consent à te garder pensionnaire, à condition... que toute l'année je chanterai ici pour rien.

CASILDA.

Ah ! mon pauvre frère ! encore un bienfait.

CARLO.

Non, sœur, mon devoir et pas autre chose.

ENSEMBLE.

Amitié, constance et courage !
 Et pour braver les jours d'orage
 Songe donc que du haut des cieux
 Je songe Notre mère a sur nous les yeux !

CARLO.

Rien à craindre pour toi dans ce pieux asile.

CASILDA.

Mais lui ! mon frère , lui !... je ne le verrai plus !

CARLO.

Ah ! bannis de ton cœur un espoir inutile...

CASILDA.

L'oublier...

CARLO.

Il le faut !... tes vœux seraient déçus.
 Je connais les desseins de sa noble famille !

CASILDA.

Je l'aimais tant !

LA PART DU DIABLE.

CARLO.

Sa naissance et son rang
L'éloignent d'une pauvre fille.

CASILDA.

Je l'aimais tant !... O nouvelles douleurs !

CARLO.

Allons ! allons !... sèche tes pleurs !

ENSEMBLE.

Amitié, constance et courage !
De ton cœur
De mon cœur pour calmer l'orage, etc.

CARLO.

Oui, dans cette sainte demeure,
Madame l'abbesse t'attend !
Adieu, car bientôt voici l'heure
Où l'on va fermer le couvent !

CASILDA, *pleurant.*

Te quitter !...

CARLO, *doucement.*

Il le faut.

CASILDA, *de même.*

Tu reviendras !...

CARLO, *l'embrassant.*

Bientôt.

ENSEMBLE.

Amitié, constance, courage,
Pour nous va s'apaiser l'orage,
Tout me dit que, du haut des cieux,
Notre mère a sur nous les yeux,
Et nous bénira tous les deux !

(Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre, et Casilda entre dans le couvent.)

SCENE IV.CARLO, *suyant sa sœur des yeux.*

Adieu... adieu, ma sœur... Ah ! je suis comme elle,
j'en pleurerais presque... (*Essuyant ses larmes.*) Al-

lons donc, c'est à moi d'avoir du cœur et des forces... Et pour retourner à trois lieues d'ici, au couvent des Hyéronimites où je demeure, moi qui n'ai presque rien pris depuis ce matin, je serais peut-être bien de m'arrêter un instant à la posada des armes de Castille, où je retrouverai mon pauvre jeune homme de tout-à-l'heure... que Casilda aime tant!... (*Il fait quelques pas et s'arrête.*) Non... non, dans toutes ces hôtelleries ils prennent si cher aux voyageurs... Ce serait une dizaine de réaux que ça me coûterait... pour le moins, et cet argent-là n'est pas à moi... c'est à mes sœurs... ce serait les voler... (*Fouillant dans sa poche.*) Ce qu'il y aurait d'ennuyeux, ce serait d'être à table tout seul... Mais seul... je ne le suis jamais... et ton souvenir, ô ma mère ! est toujours avec moi !

SCÈNE V.

CARLO, assis au pied de l'arbre, et mangeant; LA REINE et LE ROI, paraissant à droite, au fond du théâtre.

TRIO.

LA REINE, à Ferdinand.

Appuyez-vous sur mon bras;
Quelques instans de marche en cette forêt sombre
Pourront calmer vos sens trop agités!...

FERDINAND, soupirant.

Hélas !

LA REINE.

Et l'on ne peut tarder à rejoindre nos pas !

FERDINAND, avec égarement.

Tout-à-l'heure, et de loin, j'avais cru voir son ombre
Glisser rapidement sous ces arbres !

LA REINE.

Qui donc ?
Quel fantôme a soudain troublé votre raison ?

FERDINAND, vivement.

Un fantôme!... oh ! non... non...

Taisez-vous!

CARLO, *assis au pied de l'arbre, en tournant le dos à la Reine et à Ferdinand, se met à chanter un air sans paroles.*

Tra , la, la, la, la,

Tra , la, la, la, la.

FERDINAND, *à la Reine qui veut aller à Carlo.*

Ecoutez!

CARLO.

Tra, la, la, la, la, etc.

FERDINAND, *avec égarement.*

Ah! ce n'est pas possible!

Et cet air! ces accens!... Qui donc est près de nous?

LA REINE.

Un jeune paysan, à l'air timide et doux...

FERDINAND, *brusquement.*

Qu'il approche...

(La Reine fait signe à Carlo d'approcher.)

CARLO, *à part.*

Quel est ce monsieur irascible,

A la barbe en désordre, aux habits négligés,

Auprès de cette dame et si belle et si fière?

FERDINAND, *à Carlo.*

Cet air que tu chantais... qui te l'apprit?

CARLO.

Ma mère

Qui, près de nos berceaux par elle protégés,

Le disait tous les soirs...

FERDINAND, *brusquement.*

Fais-moi venir ta mère!

CARLO.

Hélas! elle n'est plus, et je suis orphelin!

FERDINAND.

Ah! pardon!...

(Après un instant de silence.)

Viens ici.

(A voix basse.)

Redis-moi ce refrain;

Le veux-tu ?

CARLO.

Volontiers.

Premier Couplet.

Ferme ta paupière :
 Lors, mon pauvre enfant !
 Ne vois pas ta mère
 Qui prie en pleurant !
 Plaignez sa misère
 Et secourez-la,
 Dame noble et fière
 Brillante senora.
 Donnez, donnez, sur cette terre,
 Dieu, dans le ciel, vous le rendra !

ENSEMBLE.

Tra, la, la, la, la,
 La, la !

FERDINAND.

Ah ! sa voix douce et pure
 A calmé tous mes sens ;
 C'est elle, je le jure,
 C'est elle que j'entends !

LA REINE.

Ah ! sa voix douce et pure ,
 Ses célestes accens,
 Des douleurs qu'il endure
 Ont calmé les tourmens.

FERDINAND, *à part.*

Dans mon cœur le calme renaît.

LA REINE, *à Carlo qui veut s'éloigner.*

Encor, je t'en supplie... encor un seul couplet !

CARLO.

Deuxième Couplet.

O grands de la terre !
 O riches seigneurs !
 Que notre prière
 Arrive à vos cœurs ?
 Si ma plainte amère
 Vous blesse déjà,
 A notre misère,

LA PART DU DIABLE.

Hélas, pardonnez-la ?
 A qui pardonne sur la terre
 Dieu, dans le ciel, pardonnera !
 Tra, la, la, la, la, etc.

FERDINAND.

Ah ! sa voix douce et pure
 Rend la paix à mes sens ; etc.

LA REINE.

Ah ! sa voix douce et pure, etc.

FERDINAND.

Ah ! je me sens mieux... bien mieux... Je reviens à moi, je me reconnais... C'est vous, madame, dont la tendresse assidue...

LA REINE, *lui montrant Carlo.*

Silence !...

FERDINAND.

Quant à toi, parle... Je ferai pour toi tout ce que tu me demanderas...

CARLO, *le regardant.*

S'il en est ainsi, je demande...

FERDINAND.

Eh bien?...

CARLO.

Que vous fassiez votre barbe et que vous ayez un habit plus beau pour donner le bras à une si belle dame...

LA REINE.

Y penses-tu ?

CARLO.

Eh, oui ! ça n'a pas de raison... ça n'est pas convenable.

LA REINE.

Silence !

FERDINAND, *se regardant.*

Il dit vrai... (*A Carlo.*) Ce que tu me demandes, je le ferai...

CARLO.

Et m'est avis que vous ferez bien... (*Regardant plusieurs seigneurs de la cour, qui se tiennent respectueusement à quelques pas de distance.*) Quels sont ces messieurs, qui nous ôtent leurs chapeaux?... Ils sont bien honnêtes!

FERDINAND, *les saluant de la main.*

Salut, messieurs!... (*A un des seigneurs qui est habillé de noir.*) Salut, Fray Antonio... Nous ne retournerons point avec vous à Madrid, car nous comptons suivre la chasse en voiture.

FRAY ANTONIO, *s'avançant, étonné et à demi-voix.*

Quoi!... votre majesté...

FERDINAND.

Oui... il y a longtemps que je ne me suis senti aussi bien...

FRAY ANTONIO, *à lui-même.*

C'est d'un mauvais augure!... cela va mal pour nous...

FERDINAND.

Malgré cela, je ne serais pas fâché de me reposer quelques instans à la posada des Armes de Castille... (*A la Reine.*) Venez-vous, madame?...

LA REINE.

Je vous rejoins!...

Fray Antonio et les Seigneurs sortent avec le Roi, qu'ils entourent.

SCENE VI.

CARLO, LA REINE.

LA REINE, *à Carlo, qui veut aussi s'en aller, et lui faisant signe de rester.*

Un mot encore.

CARLO.

Pardon, madame, mais voici la nuit... et il faut que

je me rends au monastère des Hyéronimites... Je suis l'organiste du couvent, et si je rentrais trop tard... l'angélus ne pourrait pas être chanté en musique.

LA REINE.

Ton nom ?

CARLO.

Carlo Broschi !

LA REINE.

Espagnol ?

CARLO.

Non, madame, Napolitain... et quand nous sommes venus chercher fortune en Espagne... j'étais, quoique bien jeune, le plus âgé de la famille... Ma pauvre mère est morte, et je suis resté avec mes trois sœurs, que j'ai juré d'élever et d'établir.

LA REINE.

Tu as fait là une belle action !

CARLO.

Du tout, madame ; j'ai fait mon devoir, et le devoir avant tout...

LA REINE.

Eh bien ! Carlo, tu es un honnête et loyal garçon, qui mérite de prospérer...

CARLO.

Ma mère me l'a dit, et j'y compte.

LA REINE.

Et ta confiance en elle ne sera pas trompée..... Écoute-moi... Tu as fait ce que depuis longtemps personne n'avait pu faire... Par tes chants, tu as procuré quelques instans de calme et de bonheur à une personne qui m'est plus chère que la vie... Tu ne me quitteras plus ; je t'emmène à Madrid.

CARLO.

Oh ! non, madame, ça n'est pas possible...

LA REINE.

Et pourquoi ?

CARLO.

Il faut que je vienne ici tous les jours chanter pour rien à Notre-Dame-des-Bois... Je l'ai promis.

LA REINE.

Pour quelle raison ?

CARLO.

Pour payer la pension de Casilda, à qui on a donné asile et protection, ma sœur, qu'un grand seigneur de Madrid voulait enlever et séduire !

LA REINE, *vivement*.

Ce seigneur, quel est-il ?

CARLO.

Je n'en sais rien... sans cela, j'aurais été demander justice...

LA REINE.

Au roi ?...

CARLO.

Non... car ils disent tous qu'il est fou... ou à peu près...; mais je me serais adressé à la reine, qui a de la tête et du cœur... et elle m'aurait écouté... n'est-ce pas ?

LA REINE.

Mieux que cela !... elle t'écoute en ce moment...

CARLO.

Comment ! que voulez-vous dire ?

LA REINE.

Que la reine, c'est moi !

CARLO.

Vous !... Ah ! pardon, madame... pardon.

LA REINE.

Relève-toi, et silence avec tout le monde sur ce qui s'est passé entre nous... Tu vas dire à l'abbesse que c'est moi qui me charge de la pension de ta sœur, et tu viendras après me rejoindre... là, aux Armes de Castille... A notre retour de la chasse, je te dirai ce que j'attends... ce que je veux de toi...

CARLO, à genoux et priant.

O ma mère !

LA REINE.

M'entends-tu ?

CARLO.

Très-bien... Mais je n'en puis revenir encore !

LA REINE, lui tendant la main avec bonté.

Va, mon enfant... va vite...

Carlo lui baise la main, la regarde encore, et entre vivement dans le couvent à droite.

SCENE VII.

LA REINE le regarde sortir, au moment où paraissent GIL VARGAS, RAFAEL et quelques SEIGNEURS.

GIL VARGAS, à Rafaël.

La voilà!... c'est la reine... Profitez du hasard qui vous la fait rencontrer seule...

Tous deux s'inclinent respectueusement.

LA REINE.

Que voulez-vous ?

RAFAEL, timidement.

Un instant d'audience particulière de votre majesté?...

La Reine fait signe à Vargas de s'éloigner ; celui-ci se retire par le fond du théâtre, et disparaît dans la forêt ; puis elle dit à Rafaël pendant que les Seigneurs se retirent de quelques pas en arrière :

Parle ! qui es-tu ?

RAFAEL.

Don Rafaël d'Estuniga, gentilhomme qui voudrait entrer dans les armées du roi... mais il n'est pas assez riche pour se faire tuer au service de votre majesté... il n'a pas de quoi acheter un grade !

LA REINE.

Et tu en voudrais un ?

RAFAEL.

Pour aller me battre dans les Pays-Bas, comme enseigne d'abord...

LA REINE.

C'est bien !

RAFAEL *lui présente un papier qu'il tient à la main.*

Et votre majesté verra que je ne suis pas tout-à-fait indigne de ses bontés... Je suis recommandé par les personnes les plus respectables... le vénérable Fray Antonio... grand inquisiteur...

LA REINE, *avec ironie.*

Vraiment !

RAFAEL.

En voici la preuve.

LA REINE, *de même.*

Je savais bien que le grand inquisiteur disposait à son gré de toutes les places ; j'ignorais que sa révérence voulût aussi envahir nos armées... S'il en est ainsi, don Rafaël d'Estuniga, qu'il vous nomme lui-même... Ceux qui sont protégés par mes ennemis ne sauraient l'être par moi... (*Déchirant le papier qu'il lui a remis.*) et nous ne pouvons rien pour vous...

On entend le son du cor : paraissent plusieurs Seigneurs et Piqueurs portant des flambeaux ; ils viennent chercher la Reine, qui sort avec eux. La forêt devient tout-à-fait obscure, et pendant le récitatif suivant, on entend dans le lointain le bruit de la chasse qui s'éloigne dans la forêt.

SCÈNE VIII.

RAFAEL, *seul.*

RÉCITATIF.

Nouveau refus encor, je l'aurais parié !
 Du grand inquisiteur, le pouvoir redoutable
 Ne peut vaincre le sort dont la rigueur m'accable !
 Et la terre et le ciel sont pour moi sans pitié !
 Eh bien ! donc, à l'enfer, il faut que je m'adresse ;

Il faut lui demander les honneurs, la richesse
Que l'on me refuse ici-bas !

(Regardant autour de lui.)

Voici le chêne !...

(On entend sonner dix heures.)

Et l'heure... Allons, ne tremblons pas !

AIR.

Asmodée !
Gentil lutin,
Esprit malin,
C'est dans ta main
Qu'est mon destin.
De c'est forêts,
L'ombrage épais
Cache tes traits !
Viens ! apparais !

Asmodée !!!
De toi, je veux
Destin joyeux,
Richesse, honneur
Et du bonheur !
Par ton secours,
Que les amours
De tous mes jours,
Charment le cours !

Asmodée !!!

Que ma fureur soit par toi secondée !

Asmodée !... Asmodée ! Asmodée !...

Eh ! mais, rien ne paraît, je crois !

Et cependant voilà trois fois...

En voilà six, que je l'appelle !

Démon têtue !... démon rebelle,

Veux-tu me répondre à l'instant !

(S'arrêtant.)

Où je vais... Non, c'est imprudent ;

Lorsque l'on a besoin des gens que l'on appelle ,

Il faut leur parler poliment,

Bien poliment !... et doucement !

(Otant son chapeau.)

Gentil lutin, etc.

Asmodée!!!

Asmodée!... Asmodée!...

Tout me repousse et me dédaigne!... Eh quoi!
Même jusqu'à Satan qui ne veut pas de moi!

SCÈNE IX.

CARLO, *sortant du coivent à droite*; RAFAEL, *à gauche.*

DUO.

CARLO, *entendant les derniers mots, à part.*
Qu'entens-je!... ô ciel!

RAFAEL, *appelant à haute voix.*

Asmodée!... Asmodée!

CARLO, *à part et se glissant près de l'arbre.*
C'est Rafaël! celui dont l'amour s'est donné à Casilda, ma sœur!

RAFAEL, *à voix haute.*

Tu veux toujours te taire?

CARLO, *à part.*

Pauvre jeune homme!

RAFAEL, *à haute voix.*

Eh bien! dussé-je être damné,
J'en jure ici, par celle qui m'est chère,
(Tirant son poignard.)

Si tu ne réponds pas! je me tue!

CARLO, *à part.*

Ah! grands dieux!

(Sortant vivement de derrière le grand chêne et d'une voix timide.)

Me voici, maître!

RAFAEL.

Enfin!... c'est bien heureux!

CARLO, *à part.*

RAFAEL, *à part.*

Dieu qui m'entends, pardonne J'hésite et je frissonne,
La ruse où j'ai recours! Mais c'est mon seul recours;
Mais quand tout l'abandonne, A lui je m'abandonne,

Il faut sauver ses jours ! S'il vient à mon secours !
Sauvons d'abord ses jours ! Qu'il vienne à mon secours !

RAFAEL.

Te voilà donc !... tu t'es fait bien attendre !

CARLO.

A vos désirs, maître, je viens me rendre ;
Que faut-il ?

RAFAEL.

Je veux voir combler tous mes souhaits.

CARLO.

Et pour jouir d'un pareil privilège,
Que me donnerez-vous ?

RAFAEL.

Moi !... que te donnerais-je ?

Puisque hélas ! je n'ai rien !

CARLO, *timidement.*

Votre âme !

RAFAEL, *vivement.*

Non, jamais !

Je suis bon catholique... Espagnol...

CARLO, *à part.*

Très-bien... (Haut.) Mais

Je ne puis vous servir pourtant sans intérêt.

RAFAEL.

C'est juste !... un serviteur doit recevoir des gages !

Eh bien ! ce que par toi je gagnerai, mon cher,

Nous le partagerons !

CARLO, *souriant.*

Le cadeau n'est pas cher !

N'importe ! je l'accepte !... Ainsi donc, tu t'engages...

RAFAEL.

A tout partager... tout... avec toi, de moitié !

CARLO.

(A part.)

De moitié ! Le pacte est admirable !

RAFAEL.

Ah ! c'est charmant !... avec le diable,
Me voilà donc associé !

RAFAEL.
 Sorcellerie
 Et diablerie,
 Je vous confie
 Tout mon espoir !
 O douce ivresse,
 J'aurai sans cesse,
 Et la richesse
 Et le pouvoir !

CARLO.
 Sorcellerie
 Et diablerie,
 Il vous confie
 Tout son espoir !
 Par ma promesse,
 Il croit sans cesse
 A la richesse,
 Comme au pouvoir !

CARLO.

Parle, alors ?

RAFAEL.

Je veux donc, dans mon ardeur guerrière
 Un brevet d'enseigne.

CARLO, *souriant*.

Ah ! vraiment !

Cela ne se partage guère ;
 N'importe, tu l'auras !... Mais songe à ton serment !
 Garde-toi, désormais, d'attenter à ta vie...

RAFAEL.

Je l'ai juré !

CARLO.

Du pacte qui nous lie,
 Ne dis rien !... Mais surtout sois honnête et prudent !
 Conduis-toi bien !

RAFAEL.

Surprise sans égale !
 Le diable qui me prêche et me parle morale
 Mieux que mon précepteur ! D'honneur, c'est étonnant !
 (On entend le son des cors qui se rapproche.)

CARLO, *à part*.

Mais la chasse revient, et la reine m'attend !

ENSEMBLE.

De moitié !... de moitié, je tiendrai mon serment !

RAFAEL.

Sorcellerie
 Et diablerie,
 Je te confie

CARLO.

Sorcellerie
 Et diablerie,
 Il vous confie

Tout mon espoir !
 J'ai sa promesse,
 J'aurai sans cesse,
 Et la richesse
 Et le pouvoir !
 A bientôt !... au revoir !
 Au revoir !

Tout son espoir !
 Par ma promesse,
 Il croit sans cesse
 A la richesse,
 Comme au pouvoir !
 Adieu, bonsoir !
 Au revoir !
 Bonsoir !

(Pendant cet ensemble, le bruit de la chasse a toujours été en crescendo ; des Piqueurs, avec des flambeaux, paraissent à gauche et se répandent dans la forêt. Carlo vient de reprendre sur un banc de gazon, son manteau noir dont il s'enveloppe. Il fait un dernier signe de la main à Rafaël étonné ; puis s'élançant au milieu des Piqueurs, disparaît avec eux.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II^{me}.

Une salle du palais du roi à Madrid. Grande porte au fond quatre portes latérales.

SCENE I^{re}.

A gauche le roi Ferdinand, dans un grand fauteuil et dormant, tandis que le grand Inquisiteur et les Courtisans sont debout derrière lui, dans une attitude respectueuse. A droite, la Reine assise, environnée de ses femmes. Debout, près d'elle, se tient Carlo, en costume de page et richement habillé.

FERDINAND, LA REINE, CARLO.

CHOEUR.

Il dort, il dort !... que dans un doux repos
 Il rêve le bonheur, et l'oubli de ses maux !

LA REINE, *bas à Carlo.*

Quel changement, depuis trois mois !

CARLO.

Il va mieux chaque jour !

LA REINE.

Oui, le mal qui l'opresse
Semble se dissiper aux accens de ta voix !

CARLO.

Plus d'accès de fureur !

LA REINE.

Plus de sombre tristesse !

CHOEUR.

Il dort ! il dort !... etc.

LA REINE, *bas à Carlo.*

Il veut même sortir et médire un projet
Qui m'effraie !

CARLO.

Et lequel ?

LA REINE.

Notre ennemi secret,
Le grand inquisiteur, sur lui cherche à reprendre
Son empire !

CARLO.

Et comment ?

LA REINE.

Au sermon solennel
Qu'on prononce aujourd'hui, Ferdinand doit se rendre ;
Il l'a promis.

(On entend sonner dix heures; le Roi s'éveille.)

LE GRAND INQUISITEUR, *s'adressant au Roi.*

Voici le sermon, sire !

LA REINE, *bas à Carlo.*

Ociel !

CARLO, *bas à la Reine.*

Ne craignez rien !...

LE ROI, *se levant et s'appuyant sur le bras de l'Inquisiteur.*

Allons ! partons !

(Carlo, qui est debout près du fauteuil de la Reine et tient une mandoline, se met à en jouer et s'accompagne en chantant. Le Roi s'arrête et écoute.)

LA PART DU DIABLE.

CARLO, *chantant.**Premier Couplet.*

Qu'avez-vous, comtesse ?
 Et pourquoi cette pâleur ?
 D'où vient la tristesse
 Qui flétrit tant de fraîcheur ?
 Je crains pour votre vie !
 Ah ! je vous en supplie !...
 Prenez ce médecin
 Napolitain
 D'un savoir certain !

L'INQUISITEUR, *au Roi qui écoute.*
 Mais, sire, le sermon...

LE ROI.

(A Carlo.)

Dans un instant !... Achève ta chanson !

CARLO, *gaiement.*

Signora
 Ammalata,
 Me voilà !

Chacun dira :
 C'est Bellafior,
 Il gran dottor,
 Il salvator

Delle
 Donzelle !
 A ces yeux

Si langoureux !
 A cette mine
 Si chagrine

Hoveduto,
 Presto, presto.

D'où provient ce mal
 Fatal ?

Un ignorant eût ordonné
 De la rhubarbe et du séné ;
 Mais moi, j'ai pour guérir
 Su découvrir
 Un elissir...

La joie et le plaisir !

L'INQUISITEUR.

Mais, sire, le sermon divin
Est commencé !...

LE ROI.

C'est vrai !... Nous entendrons la fin.

Hâtons-nous !

(Il va pour sortir.)

CARLO, *reprenant le motif de l'air.*

Une rude épreuve

M'a frappée en mon printemps !

Hélas ! je suis veuve,

Et je n'ai que vingt-cinq ans !

Je regrette à toute heure

Le défunt que je pleure,

Et vais bientôt mourir

De ce martyr

Qui ne peut guérir !

L'INQUISITEUR, *au Roi.*

Partons !

LE ROI.

Plus rien que ce passage-là !

CARLO, *gaiement.*

Signora

Ammalata

Ve lo giuro

Vi guariro !

Son Bellafior,

Il gran dottor,

Il salvator

Delle

Donzelle.

Un mari

Vous fut ravi,

Et la tristesse

Vous oppresse.

Pour la bannir

Et pour tarir

Tant de douleurs

LA PART DU DIABLE.

Et tant de pleurs,
 Un ignorant eût ordonné
 De la rhubarbe et du séné !
 Mais moi, j'ai là pour vous
 Moyen plus doux :
 C'est, entre nous,
 De prendre un autre époux ,
 Presto, presto,
 Un altro sposo.

L'INQUISITEUR.

Mais, sire, le sermon !

LE ROI, *avec impatience.*

Eh bien !

L'INQUISITEUR.

Il est fini !

LE ROI, *froidement.*

Oh ! nous pouvons redire à lors ce couplet-ci ;
 Répète-le, Carlo.

CARLO, *gaiement.*

Signora, etc.

LE ROI, *à l'Inquisiteur.*

Pour réparer un oubli sans pareil,
 Que moi-même je déplore,
 Aujourd'hui je prétends présider mon conseil.

LA REINE.

Bravo, sire !

L'INQUISITEUR.

Ah ! c'est pis encore !

ENSEMBLE.

Signora, etc.

(Le Roi rentre dans ses appartemens. L'Inquisiteur et les Seigneurs et Dames de la cour sortent par le fond.)

LA REINE, *souriant.*

L'empêcher d'aller au sermon et le forcer d'aller au conseil !... Depuis trois mois, Carlo, tu as fait des miracles !... Et cependant, le roi a encore un secret qu'il nous cache !... Des souvenirs douloureux ou cruels

qui l'agitent, et dont le retour produit sur lui un état nerveux, voisin de la démente !

CARLO.

Et alors ce qui diminue bien mon mérite, mes plus jolies cavatines, mes plus beaux airs deviennent impuissans pour le calmer. Il n'y en a qu'un dont l'effet jusqu'ici a toujours été immanquable.

LA REINE.

Celni que tu chantais dans la forêt, le jour de notre première rencontre... Et comment nous acquitter jamais envers toi, notre sauveur ?

CARLO.

Oh ! ne parlez pas ainsi, madame, vous qui avez comblé de vos bienfaits le malheureux paysan, le pauvre organiste, qui l'avez admis dans votre intimité et élevé à un degré de faveur que personne ici ne peut s'expliquer ni comprendre.

LA REINE.

Je ferai plus encore ! Au milieu de toutes les pompes qui t'entourent et auxquelles tu es presque insensible, j'ai parfois surpris des larmes dans tes yeux... je me suis dit : Il pense à sa sœur !...

CARLO, *vivement.*

C'est vrai !

LA REINE.

Il souffre de son absence.

CARLO.

C'est vrai !

LA REINE.

Et puisque tu ne peux nous quitter d'un instant, puisque tu ne peux aller à elle, elle viendra à toi.

CARLO.

Est-il possible !

LA REINE.

Je la fais sortir de son couvent, je l'attache à ma personne, elle vivra ici.

CARLO.

Eh! quand donc?

LA REINE.

Aujourd'hui!... ce matin. Mais écoute-moi bien!... Nous sommes soumis dans cette cour aux lois d'une rigoureuse étiquette. On murmure déjà de ce que toi, sans nom et sans titres, tu as tes entrées dans nos appartemens. Que serait-ce si nous admettions parmi les femmes de notre maison une fille du peuple, une ouvrière?...

CARLO, *vivement*.

Ah! je ne dirai à personne qu'elle est ma sœur, je vous le jure!

LA REINE.

Elle sera dona Thérèse de Belmonte, c'est le titre que je lui donne et qu'elle gardera! La reine d'Espagne peut anoblir.

CARLO, *s'inclinant*.

Ah! madame...

LA REINE.

Quant à toi, Carlo, puisqu'on tient tant à connaître tes titres, nous te présenterons dès demain à toute la cour comme notre premier maître de chapelle.

CARLO, *avec impatience*.

Et ma sœur, madame, ma sœur!... Vous daignez me dire...

LA REINE.

Que le grand-maître du palais, le comte de Médrano, qui m'est dévoué, a été la chercher ce matin à Notre-Dame-des-Bois, et je lui ai ordonné, pour la soustraire aux regards, de la conduire jusqu'ici par un escalier dérobé et par cette porte secrète où tu l'attendras... et tu l'amèneras dans mon appartement.

CARLO.

Je comprends, madame, et il est d'autant plus utile

de cacher son arrivée, qu'il n'y a peut-être qu'une seule personne qui pourrait la reconnaître, et cette personne est justement au palais.

LA REINE.

Et qui donc ?

CARLO.

Don Rafaël, mon protégé !... celui à qui, il y a trois mois, vous avez daigné accorder ce grade d'enseigne...

LA REINE.

Que je lui avais d'abord refusé... et je vois encore son étonnement...

CARLO, à part.

Je crois bien !

LA REINE.

En recevant ce brevet.

CARLO, à part.

Qu'il a cru venir de l'enfer... (*Haut.*) Du reste, don Rafaël d'Estuniga s'est bravement conduit... le jeune et timide élève en théologie s'est battu comme un lion ; et le message honorable dont son général l'a chargé près de votre majesté...

LA REINE.

Oui, nous l'attendons ce matin.

CARLO.

Tout cela prouve qu'il mérite bien quelque récompense.

LA REINE, *lui montrant de la main des papiers qui sont sur la table à gauche.*

J'y ai déjà songé ; mais toi qui ne demandes jamais rien pour toi... tu l'aimes donc bien ?...

CARLO.

Oui, madame... car il aime ma sœur... il l'aime réellement... et quoiqu'il ne puisse jamais être mon frère... malgré moi et sans le vouloir, je l'aime comme tel...

LA REINE.

Silence !... on vient !

SCÈNE II.

CARLO, LA REINE, UN HUISSIER.

L'HUISSIER, *annonçant.*

Don Rafaël d'Estuniga, enseigne au régiment de la reine !

LA REINE, *qui s'est assise sur un fauteuil à gauche, ayant Carlo debout à sa droite.*

Qu'il approche !

RAFAEL, *mettant un genou en terre.*

J'apporte à votre majesté les dépêches de mon général.

LA REINE.

Et c'est vous qu'il a chargé d'une mission aussi importante, vous un simple enseigne...

RAFAEL, *timidement.*

Oui, madame.

LA REINE.

Cela n'est pas juste ! — Relevez-vous, capitaine Rafaël !

RAFAEL, *étonné.*

Qu'entends-je !... (*Levant les yeux et apercevant Carlo revêtu d'habits magnifiques, debout à côté de la Reine, il pousse un cri.*) Ah !... (*A part.*) Asmodée !

LA REINE.

Qu'avez-vous donc ?

RAFAEL, *balbutiant.*

Le trouble, l'étonnement... (*A part.*) C'est-à-dire, non... cela ne m'étonne plus !

LA REINE, *prenant le brevet et un autre papier des mains de Carlo.*

Et voici le brevet que vous avez mérité ; et de plus, pour son équipement, un jeune capitaine peut avoir besoin de quelques centaines de piastres... ce bon sur le trésor vous prouvera que... nous y avons songé...

Elle lui donne un second papier.

RAFAEL, *s'inclinant.*

Ab! madame...

LA REINE.

Adieu, capitaine... adieu!...

Elle sort.

RAFAEL, *stupéfait.*

Je ne puis en revenir encore... un brevet de capitaine... un bon sur le trésor! me voilà riche maintenant; je peux chercher par toute l'Espagne et découvrir celle que j'aime!...

CARLO, *à part.*

Enlever ma sœur!... imprudent!... (*Haut et tendant la main.*) Un instant... Et ma part.

RAFAEL, *étonné.*

Comment?...

CARLO.

J'ai tenu mes promesses, à toi de tenir les tiennes... (*Lui montrant le brevet et le bon sur le trésor.*) Ce que tu voudras, l'un ou l'autre!

RAFAEL.

C'est juste!... C'est dommage... mais un gentilhomme n'a que sa parole... (*Regardant le brevet.*) A moi la gloire... (*Donnant le bon à Carlo.*) A toi la richesse!...

CARLO.

Adieu! capitaine. Adieu!...

Il présente la main à Raphaël.

RAFAEL, *sans lui donner la main qu'au contraire il retire.*

Adieu! adieu!

SCÈNE III.

RAFAEL, puis VARGAS.

RAFAEL, *regardant sortir Carlo.*

Allons! allons, et quoique mon associé soit un peu cher, c'est égal... je ne me plains pas de mon mar-

ché... (*Se retournant.*) Qu'est-ce que je vois?... mon vieux précepteur, avec la chaîne d'or!

VARGAS.

Oui, mon élève! un des douze huissiers du palais! Voilà, malgré ses promesses, tout ce qu'a fait pour moi le grand inquisiteur!...

RAFAEL.

Huissier du palais!... De quoi te plains-tu? te voilà dans le sanctuaire du pouvoir!

VARGAS.

J'y fais entrer tout le monde et je reste à la porte! encore le grand inquisiteur ne m'y a-t-il placé que comme baromètre.

RAFAEL, *étonné.*

Comment cela?

VARGAS.

Pour savoir par moi la hausse et la baisse de la faveur royale, être au fait de ce qui se passe à la cour et connaître ceux qui s'en vont... ou ceux qui arrivent... Il paraît que vous êtes de ceux-ci.

RAFAEL.

C'est vrai!...

VARGAS.

Et que vos affaires vont bien!...

RAFAEL.

A merveille!... je suis au pinacle!... mais c'est que je ne me suis point adressé à un grand inquisiteur... au contraire... et j'ai pour moi un protecteur bien autrement puissant que Fray Antonio et que la reine elle-même!...

VARGAS, *l'embrassant.*

Ah! mon élève! mon cher élève... si vous pouviez lui parler pour moi... cela arriverait bien à point... car je suis dans une position... fâcheuse... pour ne pas dire plus...

RAFAEL.

Dis la vérité...

VARGAS.

C'est que le récit est assez difficile... surtout pour moi, votre précepteur.

RAFAEL.

Je ne le suis plus, et je suis officier...

VARGAS.

C'est juste... Vous saurez donc que j'ai toujours éprouvé un dévouement sans bornes pour les gens qui étaient en passe de s'élever, et un instinct irrésistible me poussait à m'y accrocher pour arriver avec eux.

RAFAEL.

Il me semble que cela s'appelle de l'ambition...

VARGAS.

Une noble ambition. C'est pour cela que je m'étais d'abord donné corps et âme à votre oncle... qui m'a promis de penser à moi quand il cesserait de vivre... mais comme il continue toujours... je me suis en attendant donné au grand inquisiteur Fray Antonio, corps et âme...

RAFAEL.

Tu en as donc plusieurs?...

VARGAS.

Non... toujours la même! Or, Fray Antonio, qui cherchait tous les moyens de diminuer le pouvoir de la reine, découvrit que, sans se l'avouer et presque sans le savoir, le roi était amoureux.

RAFAEL.

Le roi!

VARGAS.

Le roi lui-même, dont l'auguste tête n'a jamais été bien forte... une passion idéale, vaporeuse, platonique, une jeune fille que, des allées de son parc, il admirait en cachette et entendait chanter tous les soirs... On

eut alors l'idée de la conduire incognito à Aranjuez... Pour cela, il fallait l'enlever... et c'est moi que l'on chargea de cette mission délicate et honorable... Je ne vous dirai pas comment, un quart-d'heure après son arrivée, la jeune fille parvint à s'évader, et comment, ne pouvant plus retrouver ses traces, on annonça au roi qu'elle était morte... nouvelle qui le jeta dans des accès de fureur ou de mélancolie... Ce n'est pas là l'important, le voici.

RAFAEL.

A la bonne heure!

VARGAS.

C'est que Fray Antonio, qui m'avait promis pour récompense une place importante dans la maison du roi, Fray Antonio voit tous les jours sa fortune diminuer...

RAFAEL.

Ainsi que ton dévouement?...

VARGAS.

C'est tout naturel... non-seulement il ne tient pas ses promesses... car, qu'est-ce que c'est qu'une place d'huissier?... mais bien plus... je vois, je devine... à certains mots qui lui sont échappés, que si l'affaire de l'enlèvement venait à se découvrir, ce qui ne tardera peut-être pas... c'est moi qu'il en accusera.

RAFAEL.

Tu crois qu'il serait capable...

VARGAS.

De tout!...

RAFAEL.

Et qui te fait penser qu'un tel secret se découvrira?

VARGAS.

Tout ce qui arrive depuis trois mois; car il semble que le diable se mêle de nos affaires.

RAFAEL, *gaiment*.

Vraiment! des tiennes aussi?...

VARGAS.

Le roi, qui était malade se porte bien... la reine qui était en disgrâce revient en faveur... l'inquisiteur, exilé du conseil, est à peine admis chez leurs majestés... et, en revanche, un petit jeune homme, sans barbe au menton, et qui vient de je ne sais où, un intrigant que nul ne connaît, entre à toute heure, sans se faire annoncer, chez le roi et chez la reine, et exerce ici une influence incompréhensible, et qui tient du prodige !

RAFAEL, *étonné*.

En vérité !

VARGAS.

Tout-à-l'heure encore, il était dans cet appartement, en tête-à-tête avec la reine.

RAFAEL, *vivement*.

Tu crois?...

VARGAS.

Je viens de le voir sortir...

RAFAEL.

Pourpoint rouge, manteau noir !...

VARGAS.

Justement !

RAFAEL, *riant*.

Ah !... ah !... ça ne m'étonne pas... tout s'explique...

VARGAS, *étonné*.

Comment ?

RAFAEL.

Rien de plus naturel... c'est lui... c'est mon protecteur... ou plutôt mon associé...

VARGAS.

Que voulez-vous dire ?

RAFAEL, *à demi-voix*.

C'est Asmodée...

VARGAS.

Allons donc !...

RAFAEL.

Asmodée lui-même, que tu voulais m'empêcher d'évoquer au carrefour de la forêt... et je l'ai fait... et il est venu à ma voix...

VARGAS.

Ce n'est pas possible !

RAFAEL.

Pas possible !... est-il ignorant mon précepteur... ou plutôt incrédule... mais puisqu'il faut te convaincre...

VARGAS.

Cela mé fera plaisir.

RAFAEL.

C'est lui qui m'est apparu en paysan dans la forêt , et que j'ai trouvé tout-à-l'heure couvert d'habits magnifiques , et se tenant à la droite de la reine... c'est lui qui m'a fait obtenir mon brevet d'enseigne... et là-bas à l'armée , devant les balles et les boulets, ils hésitaient... moi je m'élançais sans crainte...

VARGAS, *effrayé*.

Ah ! mon Dieu ! vous faire tuer...

RAFAEL.

C'est ce qu'ils disaient tous... et tu le vois... pas une blessure... mais , en revanche , de la gloire , des honneurs... le brevet de capitaine... (*Le tirant de sa poche.*) Lis plutôt...

VARGAS.

C'est à confondre... et pourtant...

RAFAEL.

Et si tu veux que je te présente et qu'il te protège...

VARGAS.

Voulez-vous vous taire !...

RAFAEL.

C'est un peu cher... cinquante pour cent... moitié dans les bénéfices...

VARGAS, *voyant s'ouvrir les portes du fond.*

Silence... on vient... et l'inquisition...

RAFAEL.

Bah!... l'inquisition, ça nous est bien égal à nous autres!...

Vargas lui met la main sur la bouche et regarde ceux qui entrent.

VARGAS.

Ce sont les officiers des gardes qui, en attendant la messe du château, viennent jouer comme à l'ordinaire.

SCÈNE IV.

CHOEUR D'OFFICIERS, VARGAS, RAFAEL.

CHOEUR.

Des jours de la jeunesse

Hâtons-nous de jouir!

Arrière la sagesse,

En avant le plaisir!

(Les jeunes Officiers entourent une table à gauche, sur laquelle ils jettent de l'or et roulent des dés.)

VARGAS, *les regardant.*

Ah! le tapis se couvre d'or!

RAFAEL.

Je veux te prouver sans réplique .

Quel pouvoir secret et magique

Me guide et veille sur mon sort.

Comme enseigne, je viens de recevoir ma paie,
Quarante beaux dueats, et je veux les doubler.

(Lui présentant sa bourse.)

Va les jouer!... et que rien ne t'effraie!

VARGAS, *hésitant.*

Quatre ou cinq seulement...

RAFAEL, *lui tendant sa bourse.*

Prends.

LA PART DU DIABLE.

VARGAS, *prenant quelques pièces d'or.*

Voyons, que j'essaie!

Car son aplomb commence à me faire trembler!

(Il s'approche de la table à gauche et a l'air de demander aux Officiers la permission de jouer, que ceux-ci lui accordent en riant. — Il place son argent. — Chacun fait tour-à-tour rouler les dés.)

RAFAEL, *au milieu du théâtre, regardant en riant le groupe qui est à gauche.*

Vous que la sagesse importune,

Que l'aspect de l'or fait rêver!

Venez défier la fortune!...

Elle aime qui sait la braver!

Pour que nos jours gaiment s'écoulent,

Que les dés roulent, roulent, roulent...

Espérer... c'est jouir.

Vivent les dés et le plaisir!

(Voyant Vargas qui quitte la table et qui vient à lui d'un air joyeux.)

Eh bien! mon cher?...

VARGAS, *riant.*

Eh bien! que vous disais-je?

RAFAEL, *riant.*

Gagné!...

VARGAS, *de même.*

Perdu!

RAFAEL, *avec colère.*

Perdu!... cela ne se peut point!

VARGAS.

C'est pourtant vrai!

RAFAEL, *se frappant le front.*

C'est juste, et j'ai tort en ce point;

Ce n'est pas toi! c'est moi que le démon protège,

Et tu vas voir!

VARGAS, *effrayé.*

Comment!

RAFAEL, *passant à la table.*

Ces trente-cinq ducats

D'un seul coup!

CHOEUR D'OFFICIERS.

Nous tenons !

VARGAS , à *Rafaël* , qui vient de jeter sa bourse sur la table.

Quoi ! vous ne tremblez pas ?

RAFAEL.

Moi !... je tremble pour eux !

(S'approchant de la table pendant que chacun roule les dés à son tour.)

Deuxième Couplet.

L'ardeur qui dévore leur âme,
De la mienne vient s'emparer !
On dit que la fortune est femme !
Ses rigueurs la font adorer !
Gaiment que les heures s'écoulent,
Que les dés roulent, roulent, roulent...
Espérer, c'est jouir !
Vivent les dés et le plaisir !

(Sur la ritournelle du couplet précédent, on présente à *Rafaël* un cornet où sont des dés. — Il les agite et les roule sur la table, puis s'éloigne sans les regarder, au moment où *Carlo* entre par la porte de droite.)

TOUS LES OFFICIERS, regardant.

Gagné !

VARGAS, reprenant la bourse de *Rafaël* et l'argent qu'il vient de gagner, le lui portant.

Gagné ! grand Dieu !

RAFAEL.

Mais c'était immanquable !

Et tu vas voir encor !...

(*Carlo* entre dans ce moment par la porte à droite.)

CARLO, à part.

Le malheureux, hélas !

Va tout perdre à la fois !

RAFAEL.

Soixante-dix ducats !

CARLO, l'arrêtant par la main.

Non, trente-cinq !

✦

LA PART DU DIABLE.

RAFAEL, *étonné.*

Comment!

CARLO.

Et ma part!

RAFAEL, *se grattant l'oreille.*

Ah !... ah ! diable !...

C'est ennuyeux !... mais c'est de droit , et les voici !...

(Il les met sur la table.)

VARGAS.

Que faites-vous ?

RAFAEL, *à demi-voix.*

C'est lui !

(On entend sonner midi à l'horloge du château)

CHOEUR D'OFFICIERS.

Messieurs, l'heure a sonné, partons!

VARGAS, *stupéfait et regardant Carlo des pieds à la tête.*

C'est lui !

RAFAEL.

C'est lui !

CHOEUR D'OFFICIERS.

Des jouts de la jeunesse,
Hâtons-nous de jouir!
Arrière la sagesse,
En avant le plaisir!

VARGAS.

Ruse et coupable adresse,
Que je veux découvrir !
Sinon, de sa faiblesse,
On va tout obtenir !

RAFAEL.

Ce démon plein d'adresse,
Par moi va s'enrichir!
Aux dépens de ma caisse,
La sienne va s'emplier !

(Les Officiers sortent par la porte du fond.)

SCENE V.

VARGAS, RAFAEL, CARLO.

CARLO, *à part, ramassant l'argent sur la table.*

C'est toujours cela de sauvé ! je lui fais des économies...

VARGAS, *à Rafaël.*

Comment ! vous les lui laissez prendre ?

RAFAEL.

Il le faut bien... c'est convenu !

VARGAS, à *demi-voix*.

Mais ce prétendu Asmodée est un fourbe, un chevalier d'industrie, qui veut s'enrichir à vos dépens.

CARLO, à *Rafaël*.

Voilà ce qui te revient... tes trente-cinq ducats !

RAFAEL.

Au fait, et jusqu'à présent, il n'a pas fait avec moi de mauvaises affaires...

CARLO.

Et pourquoi jouais-tu ? qu'en avais-tu besoin ?

RAFAEL.

Tu as raison... Il me fallait un millier de pistoles, pour un projet que je médite... l'entreprise la plus douteuse, la plus hasardée... et j'étais bien bon de me donner tant de peine, quand tu es là pour la faire réussir !

CARLO, à *part*.

Ah ! mon Dieu !

VARGAS, *haussant les épaules*.

Vous croyez ?...

RAFAEL, à *Vargas*.

Oui... oui... il n'a qu'un mot à dire, un geste à faire...

VARGAS.

Je serais curieux de voir cela !

CARLO, à *part, en riant*.

Et moi je crains que le démon se trouve en défaut...

RAFAEL.

Je voulais, dans tout Madrid, dans toute l'Espagne, commencer mes recherches, et, à tout prix, retrouver la beauté mystérieuse et inconnue qui m'a été ravie... Viens à mon aide... guide-moi... et par ton pouvoir que je sache où elle est... que je la revoie... (*Poussant*

un cri et sautant au cou de Carlo.) Ah ! tu m'as sauvé !
La porte secrète vient de s'ouvrir, et paraît Casilda, conduite
par le comte de Medrano.

SCENE VI.

LES MÊMES, CASILDA, LE COMTE DE MEDRANO.

VARGAS, *stupéfait et tremblant.*

Grand Dieu !... cette jeune fille...

RAFAEL, *se retournant vers lui.*

C'est elle... c'est bien elle... Et le voilà aussi trem-
blant, aussi interdit que moi!...

VARGAS, *à part.*

Ce n'est pas sans raison...

RAFAEL, *courant à Casilda, avec amour.*

Enfin, donc... et après tant d'absence...

CASILDA, *à part.*

Don Rafaël!...

RAFAEL, *passant devant Carlo.*

Je vous retrouve... je vous revois!...

DE MEDRANO, *passant devant Casilda.*

Un instant, mon officier!...

Les acteurs sont placés dans l'ordre suivant, à commencer
par la gauche : Vargas, Carlo, Rafaël, de Medrano, Casilda.

DE MEDRANO.

J'ai ordre de ne laisser personne parler à mademoi-
selle...

RAFAEL, *bas à Carlo.*

Quel est cet homme ?

CARLO.

Le plus ancien gentilhomme de la chambre!

RAFAEL, *de même.*

Eh bien ! fais-moi un plaisir... enlève et emporte le
vieil hidalgo...

CARLO.

Non...

RAFAEL, *étonné.*

Comment, non !... Et pourquoi ?

CARLO.

Dans les services que je te rends, il faut qu'il y ait bénéfice ou avantage pour moi, et qu'est-ce que je ferais de la moitié d'un vieil hidalgo ?

RAFAEL.

C'est juste... (*S'avancant vers Medrano.*) Alors... je vais moi-même... et malgré lui, dire à la senora que...

DE MEDRANO.

Vous allez... vous rendre à l'instant aux arrêts...

RAFAEL.

Et de quel droit ?

DE MEDRANO.

Je suis gouverneur du palais, et comme tel je commande ici... (*A plusieurs gardes qui entrent.*) Conduisez monsieur aux arrêts pour trois jours.

RAFAEL.

Mais...

DE MEDRANO.

Pour quatre...

RAFAEL.

C'est ce que nous verrons...

DE MEDRANO.

Pour huit...

VARGAS, *bas à Rafaël.*

Imprudent ! soumettez-vous sans répliquer.

CARLO, *souriant.*

D'autant que c'est si vite passé, huit jours d'arrêts...

RAFAEL, *vivement.*

Non pas, quatre...

CARLO, *étonné.*

Comment ?

RAFAEL.

Et la part, qui est là... que je te réserve... Tout ce

que je gagne doit se partager de moitié... c'est convenu...

CARLO, *s'inclinant, en riant.*

C'est juste !

RAFAEL, *aux gardes.*

Je vous suis...

VARGAS.

Il n'y restera pas longtemps... je cours prévenir son oncle... (*Regardant Carlo.*) Et, avant tout, dénoncer celui-là à la sainte inquisition, sorcier ou non, dans le doute, ça ne peut pas faire de mal...

Rafaël, que les Gardes emmènent, sort par le fond à gauche ;
Vargas par le fond à droite.

SCENE VII.

CARLO, CASILDA, DE MEDRANO.

DE MEDRANO.

Je la remets entre vos mains, comme on me l'a ordonné, et je vais dire à la reine que ma mission est remplie...

Il sort par la porte à droite.

CARLO.

Eh bien ! comme te voilà troublée... tu n'es pas encore revenue de ta surprise?...

CASILDA

Non, mon frère...

CARLO.

Prends garde... ne prononce pas ce nom... D'après l'ordre de la reine, nous devons être inconnus l'un à l'autre...

CASILDA.

Oui, frère... c'est-à-dire, seigneur Carlo...

CARLO.

C'est bien... (*Lui prenant la main.*) Je me doute que la présence inattendue de ce jeune homme...

CASILDA, *naïvement.*

Non... je l'attends toujours... Mais cet autre... cet homme... à l'air faux et sinistre... je l'ai bien regardé... et c'est lui... j'en suis sûre... c'est lui...

CARLO.

Qui donc?

CASILDA.

Qui est venu chez la senora Urraca... me chercher dans cette voiture... pour m'enlever et me conduire chez ce grand seigneur...

CARLO.

Un tel crime ne sera pas impuni... (*Regardant au fond du théâtre.*) C'est le roi... va lui demander justice contre ton ravisseur.

SCÈNE VIII.

LE ROI FERDINAND, CASILDA, CARLO.

TRIO.

CASILDA, *courant au devant du Roi qui entre.*

Sire !... sire !... justice !...

LE ROI, *la regardant.*

O ciel ! que vois-je !

CASILDA, *le regardant, et reculant se réfugier près de Carlo.*

O terreur !

LE ROI, *reculant de l'autre côté.*

O supplice !

CARLO, *à voix basse.*

Qu'as-tu donc ?

CASILDA, *montrant le Roi qui vient de cacher sa tête entre ses mains.*

Ce seigneur

Chez qui l'on m'a conduite...

CARLO.

Infâme ravisseur !

CASILDA.

Le voilà !...

LA PART DU DIABLE.

CARLO, *avec terreur.*

C'est le roi !

CASILDA.

Le roi!....

CARLO, *à voix basse.*

Tais-toi! tais-toi!

LE ROI.

CARLO.

Jour d'horreur et d'épouvante! O secret qui m'épouvante!
 Son ombre sort du tombeau, Terrible et fatal fardeau!
 Et se lève menaçante Sa voix sombre et menaçante
 Pour accuser son bourreau. M'annonce un danger nouveau !

CASILDA.

Jour fatal qui m'épouvante!
 Funeste et triste flambeau !
 De terreur je suis tremblante ;
 Je crains un danger nouveau.

CARLO, *passant près du Roi, qui est tombé sur un fauteuil, à gauche.*

Sire, qui peut ainsi troubler votre raison ?

LE ROI, *avec égarement et lui prenant la main.*

Tais-toi, ne leur dis pas que ton roi fut coupable,
 Que le ciel l'a frappé, que le remords l'accable...
 Et ce remords, vois-tu, c'est cette vision...
 Ce fantôme fatal qui me poursuit sans cesse...

CARLO.

Cette jeune fille...

LE ROI.

Oui... son ombre vengeresse
 Me reproche mon crime... Elle est morte par moi !

CARLO.

Non!... elle existe encore... elle existe, ô mon roi !

LE ROI, *se levant vivement.*

Dis-tu vrai? Quoi! le ciel voudrait calmer ma peine!

(La regardant de loin avec amour.)

Quoi! le ciel la rendrait à mes vœux!...

CARLO, *le retenant et lui montrant la Reine qui entre.*
 C'est la reine !

LA REINE, *entrant par la porte à droite, et voyant le Roi qui recule à son approche et se cache la tête dans les mains.*

Ah ! quel trouble l'agite, et qu'est-ce que je voi !

QUATUOR.

LE ROI.

Jour fatal qui m'épouvante !
 Funeste et triste flambeau
 Qui, dans mon âme brûlante,
 Fais luire un remords nouveau !
 Oui, dans mon âme brûlante,
 Je sens un remords nouveau.

LA REINE.

CARLO.

O secret qui m'épouvante ! O secret qui m'épouvante,
 Du ciel quel arrêt nouveau, Terrible et fatal flambeau ! (te,
 Du malheur qui le tourmente, Pour nous, de sa flamme arden-
 A redoublé le fardeau ! Je crains un danger nouveau !

CASILDA.

Jour fatal qui m'épouvante, etc.

LA REINE, *bas à Carlo.*

Quelle atteinte nouvelle à trembler nous expose ?

CARLO, *de même et avec trouble.*

De ses tourmens secrets je sais enfin la cause.

LA REINE, *vivement.*

Tu me les apprendras !

CARLO, *à part, avec effroi.*

Ah ! qu'ai-je dit !... jamais !

LE ROI, *de l'autre côté, bas à Carlo.*

Tu viendras !... j'ai besoin de te voir, de t'entendre.

(Avec joie.)

Elle existe !...

CARLO, *à demi-voix.*

Le roi m'a promis de se rendre

En son conseil !

LE ROI.

Je l'ai dit... et j'y vais !

(A demi-voix.)

Mais nous parlerons d'elle après.

Je t'attends !

LA PART DU DIABLE.

LA REINE, *bas à Carlo, de l'autre côté.*

Je t'attends !

CARLO, *entre eux deux.*

Mon Dieu, protégez-nous !

(*Bas à sa sœur, près de qui il se trouve, pendant que le Roi et la Reine viennent de remonter le théâtre.*)

Ne dis rien à la reine !... et silence avec tous !

ENSEMBLE.

O dieu de clémence

Qui vois mes tourmens,

Rends par ta puissance

Le calme à mes sens !

Longtemps la souffrance

Eprouva mon cœur !

Rends-moi l'espérance !

Rends-moi le bonheur !

LA REINE, *à Casilda.*

Viens, ma fille, suis-moi !

(*Bas à Carlo.*)

Tu m'entends !

LE ROI, *de même, de l'autre côté.*

Tu m'entends !

CARLO, *à part.*

Ma mère, inspire-moi !

ENSEMBLE.

O dieu de clémence, etc.

(*La Reine entendant venir les Membres du conseil, entraîne vivement Casilda par la porte à droite. Les Conseillers et les Inquisiteurs paraissent au fond du théâtre, attendant le Roi qui sort avec eux.*)

SCENE IX.

CARLO, *seul et tombant dans un fauteuil.*

Que faire, mon Dieu ! Comment échapper aux dangers qui de tous côtés nous environnent !... C'est moi que le roi veut prendre pour confident... et c'est de ma sœur qu'il est amoureux !... Ah ! mon premier mou-

vement était de tout avouer à ma providence , à ma protectrice, à la reine !... Mais, pour prix de ses bienfaits, lui porter le coup de la mort, lui apprendre que le roi .. que cet époux, unique objet de ses soins et de sa tendresse... Non... non... je ne trahirai personne... je renoncerai à la fortune qui m'attendait, j'emmènerai ma sœur, je la cacherai à tous les yeux... et Rafaël qui l'aime tant, il faut aussi le fuir... et dans son intérêt!... lui rival du roi!... il serait perdu!... Heureux encore qu'il soit aux arrêts pour huit jours... sa présence et ses folies auraient tout compromis!

SCENE X.

RAFAEL, CARLO.

RAFAEL.

Me voilà!...

CARLO, *effrayé et à part.*

Ah! ça, c'est lui qui est sorcier!... (*Haut.*) Et vos huit jours d'arrêts?

RAFAEL.

Quatre!

CARLO, *avec impatience.*

Et qu'importe!

RAFAEL.

Il importe que dans le partage... il n'a pas été dit lequel de nous deux commencerait... et j'aime mieux que ce soit toi...

• CARLO.

Moi!...

RAFAEL.

C'est pour cela que, me voyant enfermé, j'ai sauté par la fenêtre.

CARLO.

Ah! mon Dieu!

RAFAEL.

Et c'était haut... il y avait bien une quinzaine de pieds... mais je me suis dit : Je ne risque rien... il est là qui me soutient... qui me protège...

CARLO, *à part.*

Il se tuera avec ma protection !

RAFAEL.

Ce n'est pas toi, c'est elle que je cherche... Sans cela, ce ne serait pas la peine de l'avoir fait apparaître pour moi, et tu ne sais pas quel service tu m'as rendu... c'est elle !

CARLO.

Que vous adoriez de vos fenêtres ?

RAFAEL, *étonné.*

Qui te l'a dit ?

CARLO.

Que vous alliez voir chez la senora Urraca la couturière ?

RAFAEL.

C'est vrai.

CARLO.

Et pour qui enfin vous avez dépensé tout votre argent en ajustemens et en robes de cour.

RAFAEL, *riant.*

Il sait tout... Au fait, c'est son état.

CARLO, *gravement.*

Et c'est parce que je sais tout, Rafaël, que je t'engage, moi, ton protecteur... à oublier cette jeune fille... à la fuir.

RAFAEL.

Que me dis-tu là ?

CARLO, *lentement.*

Si tu la revois encore... si tu lui parles... si ta main touche seulement la sienne... tous les malheurs vont t'accabler.

RAFAEL.

Cela m'est égal...

CARLO.

Tu es perdu à jamais.

RAFAEL, *avec impatience.*

Et pourquoi?

CARLO.

Pourquoi? Eh bien! puisque je ne peux parvenir à t'effrayer, apprends donc, toi qui te disais bon Espagnol et bon catholique, et qui refusais de me livrer ton âme...

RAFAEL.

Certainement, je refuserais encore...

CARLO.

Apprends donc que, si tu te donnes à elle, ce sera exactement la même chose... car elle est de ma race... de ma famille.

RAFAEL, *reculant effrayé.*

Elle! ah! l'horreur!

CARLO, *allant s'asseoir sur le fauteuil à droite.*

Te voilà prévenu...

RAFAEL.

Elle!... une fille de l'enfer... cette simple et naïve ouvrière... à l'air si modeste... et ce matin encore... si belle et si timide sous ce costume de paysanne...

CARLO.

C'est là ce qui t'arrête... Nous changeons de forme et de caractère à volonté... (*Prenant la main de Rafaël, qui tremble.*) Qu'as-tu donc?

RAFAEL.

Ab! tu dis vrai!...

En ce moment, et derrière Carlo, qui tourne le dos à la porte à droite, paraît la Reine; s'appuyant sur le bras de Casilda, qui est vêtue magnifiquement.

SCENE XI.

RAFAEL, CARLO, LA REINE, CASILDA.

LA REINE.

Nous vous reverrons ce soir, dona Thérésa!...

RAFAEL, à part.

Dona Thérésa!...

LA REINE.

Car nous partons ce matin pour Aranjuez. Les voitures et l'escorte nous attendent. Vous m'accompagnerez jusque-là, Carlo...

CARLO, regardant sa sœur. A part.

Ah! mon Dieu! les laisser ensemble!... (Haut.)
Mais, madame... j'aurais désiré...

LA REINE.

Et moi je désire vous parler... venez... (Pendant que Carlo s'incline et s'approche d'elle.) Dona Thérésa restera avec nos demoiselles d'honneur... elle en a le titre et les droits...

RAFAEL, étonné.

Demoiselle d'honneur de la reine!...

Carlo, en sortant avec la Reine, fait à Rafaël des signes qui lui défendent d'approcher de Casilda.

SCENE XII.

RAFAEL, CASILDA, chacun à l'une des extrémités du théâtre.

DUO.

CASILDA.

Après une aussi longue absence,
Dieu sait comme il va me parler!...
Mais non... il garde le silence,
Et même il a l'air de trembler.

RAFAEL, qui pendant ce temps a contemplé Casilda avec crainte.

Cet air d'innocence si pure,

Ces yeux si doux, ce doux parler,
D'un démon cachent la figure ;
C'est vraiment à faire trembler !

(Casilda fait quelques pas, Rafaël s'éloigne.)

RAFAEL, *l'examinant.* CASILDA, *l'examinant.*

Prenons bien garde !

Plus je regarde...

Son œil si fier

Lance l'éclair !

Et ce sourire

Qui vous attire...

Ah ! c'est certain,

C'est un lutin !

Il me regarde,

Et puis il garde

Un certain air

Hautain et fier !

Sa voix expire...

Puis il soupire.

D'où vient soudain

Ce noir chagrin ?

CASILDA, *à part.*

Je ne saurais, car je suis femme,

Faire les premiers pas...

RAFAEL.

Asmodée a raison !

Tout me dit que c'est un démon !

Et la voir plus longtemps, c'est exposer mon âme...

Fuyons !... (Il fait quelques pas pour sortir et s'arrête.)

CASILDA, *à part.*

O ciel !

(Haut et le regardant d'un air de reproche.)

Adieu !...

RAFAEL, *se rapprochant et dans le plus grand trouble.*

Daignez me pardonner,

Mademoiselle... non... madame...

Je ne sais quel nom lui donner...

Mais... mais...

RAFAEL.

CASILDA.

Prenons bien garde, etc.

Il me regarde, etc.

CASILDA, *timidement.*

Il paraît, par un songe étrange,

Que l'air de la cour nous change

Au point de ne pouvoir nous reconnaître !

RAFAEL.

Hélas !

Je vous reconnais bien !

LA PART DU DIABLE.

CASILDA, *naïvement.*

Je ne le croyais pas !

RAFAEL, *vivement.*

Ah ! vos traits ne sont pas de ceux que l'on oublie !

CASILDA, *avec joie.*

Vraiment !

RAFAEL, *s'animant.*Et le seul point qui pourrait m'étonner,
C'est de vous retrouver encore plus jolie...CASILDA, *baissant les yeux.*

Moi ! plus jolie...

RAFAEL, *avec entraînement.*

Cent fois plus!...

(A part.)

Ah ! je sens que je vais me damner !

ENSEMBLE.RAFAEL, *à part.*C'est égal, je me risque,
Pour quelques mois d'enfer !
Que Satan me confisque
Sous son sceptre de fer !

(Haut, à Casilda.)

Vers toi vole mon âme,
Et je veux, sans effroi,
D'une éternelle flamme
Brûler auprès de toi !

CASILDA.

A moi seule est son âme,
Et désormais, je croi,
D'une éternelle flamme
Il brûlera pour moi !RAFAEL, *vivement.*Je sais quel péril me menace
En admirant des yeux si doux !

(La regardant avec amour.)

N'importe, j'aurai cet audace !

CASILDA, *étonnée.*

Quelle audace?... que dites-vous ?

RAFAEL, *de même.*

Je sais quel sera le supplice
De celui qui se donne à toi ;

(*La pressant sur son cœur.*)

N'importe !... j'éprouve un délice
A me perdre !...

CASILDA, *de même.*

Vous ! et pourquoi ?

RAFAEL.

L'enfer en mes veines circule ;
Ton regard vient de m'enchaîner !

CASILDA, *lui prenant la main.*
Rafaël !...

RAFAEL.

Ah ! ta main me brûle !

(*A part.*)

Je sens que je vais me damner !

ENSEMBLE.

RAFAEL.

C'est égal, je me risque,
Et sous son joug de fer
Que Satan me confisque
Au profit de l'enfer ! etc.

CASILDA.

A moi seule est son âme, etc.

RAFAEL, *qui est tombé à genoux.*

Oui, quels que soient les dangers qui m'attendent,
et dont on m'a menacé...

SCÈNE XIII.

LE ROI, FRAY ANTONIO, LES CONSEILLERS *et* LES
INQUISITEURS, *entrant par la porte du fond*, RA-
FAEL, CASILDA.

FERDINAND, *qui est entré sur la ritournelle du morceau
précédent, apercevant Rafaël aux pieds de Casilda,*
s'avance vivement.

Que vois-je ?

5

CASILDA, *poussant un cri et s'enfuyant par la porte à droite.*

Ah!...

FERDINAND, *montrant Rafaël.*

Qu'on arrête cet homme!...

RAFAEL, *à part.*

Voilà que cela commence... Carlo m'en avait bien prévenu...

FERDINAND.

Quel est-il?

FRAY ANTONIO.

Le capitaine Rafaël d'Estuniga, dont nous parlions tout-à-l'heure à votre majesté, et dont on a dénoncé le complice à l'inquisition.

FERDINAND.

Je n'ai pas droit de m'opposer à sa justice ; qu'elle ait son cours...

FRAY ANTONIO.

Votre majesté approuve donc?...

FERDINAND.

Cela vous regarde... Qu'on me laisse et que personne ne soit assez hardi pour pénétrer dans mon appartement... il y va de la tête...

Le Roi rentre dans son appartement par la première porte à gauche, et devant la porte, l'Inquisiteur fait placer deux Hallebardiers.

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, GIL VARGAS, *qui avant le départ du Roi et sur la fin de la scène précédente, s'est approché de l'Inquisiteur.*

FINAL.

VARGAS, *à l'Inquisiteur, montrant Rafaël.*
Grâce pour lui!

FRAY ANTONIO.

Le roi compte sur sa sentence!

Nous la rendrons, mon cher, en conscience !

VARGAS, *s'approchant de Rafaël qui vient de se jeter dans le fauteuil à droite.*

Quoi !... vous que je croyais aux arrêts !

RAFAEL.

J'ai biffé

La consigne !

VARGAS.

Et pour votre imprudence,
Vous allez figurer dans un auto-da-fé
Qui s'apprête !

RAFAEL, *étendu dans son fauteuil et riant.*

Vraiment !

FRAY ANTONIO, *à un autre Inquisiteur.*

« Convaincu d'hérésie,

« De pacte avec le diable et de sorcellerie,

« Qu'il soit brûlé dans une heure !... »

(L'Inquisiteur salue et sort.)

VARGAS, *bas à l'oreille de Rafaël.*

Au danger

Quel pouvoir pourra vous soustraire ?

RAFAEL, *tranquillement.*

Ce n'est pas mon affaire !

C'est celle d'Asmodée !... il doit me protéger...

VARGAS, *avec impatience.*

Mais parlez... suppliez...

RAFAEL, *toujours dans son fauteuil.*

Pourquoi me déranger ?

C'est à lui de me protéger !

VARGAS.

Mais dénoncé par moi, c'est lui que l'on amène,
Et dans une heure il doit subir la même peine.

SCENE XV.

VARGAS, RAFAEL, CARLO, *amené de la seconde porte à gauche, par des FAMILIERS du saint-office,*
FRAY ANTONIO *et TOUS LES INQUISITEURS.*

CARLO, *se débattant.*

Que me veut-on, messieurs ?

CHOEUR.

Dans sa justice,
Le saint-office
Veut leur supplice.
Allons! marchez...
Que soit punie
Son hérésie!
Livrez l'impie
A nos bûchers!

CARLO.

Écoutez-moi du moins...

CHOEUR.

Non... non!

CARLO, *se désespérant.*

Hélas! la reine

Pour Aranjuez vient de partir!

VARGAS, *à Rafaël et secouant la tête.*

Du démon la puissance est vaine!

CARLO, *s'élançant vers la porte à gauche gardée par
deux Hallebardiers.*

Mais au roi je puis recourir...

TOUS.

Non pas!

FRAY ANTONIO, *montrant le cabinet du Roi.*

De par le roi, nulle puissance humaine

N'en peut franchir le seuil!

CARLO, *à part, à gauche.*

O ciel! que devenir!...

VARGAS, *bas à Rafaël qui est toujours dans le fauteuil
à droite.*

Et vous ne tremblez pas?

RAFAEL.

Je ris de leur colère!

VARGAS.

Mais réfléchissez donc...

RAFAEL.

Pourquoi me déranger?

VARGAS.

Qu'il y va de vos jours!...

RAFAEL.

Ce n'est pas mon affaire,
C'est à lui de me protéger!

CHOEUR.

Dans sa justice,
Le saint-office
Veut leur supplice,
Allons, marchez!
Mort à l'impie!
A l'hérésie!
Livrez l'impie
A nos bûchers!

VARGAS, *bas à Rafael.*

Le supplice s'apprête!

CARLO, *à part.*

Espérance dernière!

(Haut à Fray Antonio.)

Qu'à Dieu du moins j'adresse ma prière!

(Se rapprochant du cabinet du roi, et sur le motif de la romance du premier acte.)

O roi de la terre!
O puissant seigneur!
Entends la prière
De ton serviteur!
Si parfois ta peine
Par lui se calma,
Viens calmer la sienne ..
Dieu te le rendra!

(En ce moment la porte du cabinet s'ouvre, mais personne ne paraît encore.)

CARLO, *à part.*

La porte s'ouvre!... Il entend... il est là...

LES INQUISITEURS.

Trêve aux chansons!

Allons, partons!

CARLO, *achevant l'air pendant qu'on l'entraîne.*

Tra, la, la, la, la,

LA PART DU DIABLE.

Tra, la, la, la, la,
 Tra, la, la, la, la,
 Tra, la, la, la, la.

(Les Inquisiteurs ont saisi Carlo qu'ils entraînent vers la porte du fond. — En ce moment, le Roi, en désordre et hors de lui s'élançe de son cabinet.)

FERDINAND, *appelant.*

Carlo ! Carlo !

CHOEUR.

Partons !

FERDINAND, *avec égarement et voyant Carlo que l'on emmène.*

Où le conduisez-vous ?

Arrêtez !...

RAFAEL, *sur le devant du théâtre et bas à Vargas.*

Tu l'entends ?

FERDINAND.

Ou craignez mon courroux !

ENSEMBLE, *sur le motif de la romance.*

CARLO.

Tra, la, la, la, la, etc.

FERDINAND.

Ses accens ravissans
 Ont calmé tous mes sens.
 Oui, je cède et me rends
 A ses chants tout-puissans.

RAFAEL, *à Vargas.*

Tu le vois, tu l'entends !
 Il a des talismans
 Qui rendent impuissans
 Les complots des méchans.

FRAY ANTONIO.

O fatal contre-temps !
 Tu nous perds, et tu rends
 Nos efforts impuissans ;
 O fatal contre-temps !

VARGAS.

Vainement, je l'entends !
 A peine je comprends
 D'où provient, d'où dépend,
 Un pouvoir aussi grand.

FRAY ANTONIO, *s'approchant de Ferdinand.*

Pourtant, sire, votre ordre...

FERDINAND.

Il n'était pas pour lui !

CARLO, *montrant Rafael.*

Ni contre lui non plus !...

FERDINAND, *secouant la tête avec colère.*

Oh! celui-ci,

C'est différent!

CARLO.

Quel crime?...

FRAY ANTONIO.

Maléfice!

CARLO, *à part.*

(Haut à Ferdinand.)

Il est sauvé!... Je prouverai comment

Il n'offensa jamais le saint-office.

FERDINAND, *avec colère et faisant signe d'emmener Rafaël.*

Il a fait plus!

CARLO, *à part.*

O ciel!

FERDINAND.

Un attentat plus grand!

Il n'a pas craint, dans son ardeur coupable,

D'offenser la jeunesse, ainsi que la vertu!

(A voix basse, à Carlo.)

Dans ce palais, moi-même, je l'ai vu,

(Serrant la main de Carlo.)

Aux pieds de cette fille... Oui... d'elle!

CARLO, *à part.*

Il est perdu!

(A voix basse au Roi.)

Inspirez-moi, grands dieux! Et d'un forfait semblable

S'il avait le droit?

FERDINAND.

Lui!...

CARLO.

S'il était son mari?

FERDINAND.

Lui... lui!... son mari!

(Faisant un geste aux gens qui dans ce moment entraînent Rafaël.)

(A part.)

Un instant, messieurs... Son mari!

ENSEMBLE.

FERDINAND, *à part.*

O ciel ! qu'entends-je ! où suis-
 Mais le ciel qui l'exige, [je ?
 Au silence m'oblige ;
 Epargnons son destin.
 Oui, l'hymen qui l'engage
 Le sauve de ma rage,
 Et fait taire l'orage
 Qui grondait dans mon sein.

VARGAS.

O surprise ! ô prodige !
 Ah ! j'en ai le vertige.
 Comme il veut, il dirige
 Un puissant souverain !

Par un fâcheux présage ,
 Je craignais un naufrage ;
 Mais il parle... et l'orage
 Se dissipe soudain.

CARLO, *regardant Rafael.*

A tromper, il m'oblige ;
 Mais son salut l'exige ;
 Que le ciel me dirige !
 Et me guide en chemin.
 Pour détourner l'orage,
 Hâtons ce mariage,
 Sinon, tout me présage
 Un naufrage certain.

(Bas à Ferdinand.)

Pour mieux calmer encor le trouble de votre âme,
 Ordonnez qu'il s'éloigne à l'instant du palais.

FERDINAND.

(A part.)

Non !... Il emmènerait sa femme !
 Et ne plus la voir !... ah ! je ne pourrai jamais !
 (Haut.)

Don Rafaël ! approchez...

FRAY ANTONIO et LE CHOEUR,
regardant Carlo.

O surprise ! ô prodige !
 Il commande !... il exige...
 A sa voix, il dirige
 Ce puissant souverain.
 Je comptais, dans ma rage,
 Sur son prochain naufrage ;
 Mais il parle !... et l'orage
 Se dissipe soudain !

RAFAEL.

J'attendais ce prodige
 Auquel l'honneur l'oblige ;
 Il doit, quand je l'exige,
 Veiller sur mon destin.

(A Vargas.)

Déjà, perdant courage,
 Tu craignais un naufrage ;
 Mais il parle... et l'orage
 Se dissipe soudain.

RAFAEL, *timidement.*

Qui ? moi, sire ?

FERDINAND.

D'un instant de colère, oubliez le délire,
Vous êtes libre !

RAFAEL, VARGAS, FRAY ANTONIO, *avec étonnement.*

O ciel !

FERDINAND.

J'annule cet arrêt !

Je vous attache à ma personne !

RAFAEL, *serrant la main de Carlo.*

Merci !

FERDINAND.

Je vous donne

Dans mes gardes le brevet

De colonel !...

RAFAEL, *bas à Carlo.*

Merci !...

VARGAS.

J'en reste stupéfait !

(A Rafaël.)

Et tout cela n'a rien qui vous étonne ?

RAFAEL.

Je te l'avais bien dit : pourquoi me déranger ?

(Montrant Carlo.)

C'est lui qui doit me protéger.

FERDINAND.

Doux espoir ! doux prestige !

Mon amour qui l'exige,

De son époux m'oblige

A parer le destin.

Amour, toi qui m'engages,

Dissipe les nuages ;

Viens calmer les orages

Qui grondent dans mon sein.

VARGAS.

O surprise ! ô prodige !

Ah ! j'en ai le vertige !

Comme il veut, il dirige

Un puissant souverain !

Par un fâcheux présage,

Je craignais un naufrage ;

Mais il parle... et l'orage

Se dissipe soudain !

RAFAEL, *à Vargas.*

J'attendais ce prodige

Auquel l'honneur l'oblige, etc.

CHOEUR DES INQUISITEURS.

O surprise ! ô prodige !
Il commande, il exige ;
A sa voix, il dirige, etc.

CARLO , *regardant Rafaël.*

A tromper , il m'oblige ;
Mais son salut l'exige,
Que le ciel, etc.

(Ferdinand, appuyé sur le bras de Carlo, rentre dans son cabinet à gauche. Rafaël, suivi de Vargas, passe au milieu des Inquisiteurs, qui s'inclinent devant lui ; Rafaël le montre à Vargas d'un air de triomphe, et sort par la porte du fond.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III^{me}.

Une salle du palais. Galerie au fond, ouverte sur des jardins. Deux portes latérales, à droite une table, ce qu'il faut pour écrire et un fauteuil.

SCÈNE I^{re}.

CARLO , *seul, regardant avec inquiétude vers le fond du théâtre.*

RÉCITATIF.

Depuis longtemps est parti mon message !
La reine ne vient pas ! et je tremble toujours !
Oser tromper le roi ! Dans ces lieux c'est l'usage,
M'a-t-on dit... et pourtant j'ai grand'peur pour mes jours.

AIR.

Reviens, ma noble protectrice,
Aider ton pauvre serviteur ;
Du sort dont je crains le caprice
Pour moi détourne la rigueur !
A l'horizon immense
Rien n'apparaît, je croi !
J'écoute... et ce silence
Redouble mon effroi.

Reviens, ma noble protectrice, etc.
(Écoutant.)

Le destin
Vient enfin
Calmer ma peine.
Je crois entendre un bruit soudain !
Plus d'effroi,
Je le croi,
Voici la reine !
Oui... oui... je ne m'abuse pas,
C'est ma souveraine !
Plus d'effroi ni de peine,
Le bonheur suit ses pas !

SCÈNE II.

CARLO, LA REINE, suivie de deux DAMES d'honneur
qui lui approchent un fauteuil et se retirent par la
porte à droite.

CARLO.

Moi qui accusais le retard de votre majesté !

LA REINE, assise.

Et cependant, à peine ai-je reçu à Aranjez le courrier que tu m'avais expédié... que je suis repartie sur-le-champ... car il s'agissait, disais-tu, de mon bonheur !... Il s'agit donc du roi ?

CARLO.

Oui, madame.

LA REINE.

Pourquoi, avant mon départ, n'as-tu pas voulu me confier le secret que tu avais découvert ? la cause de ses tourmens ?...

CARLO.

Je n'étais pas encore assez sûr des détails... maintenant... je les possède presque tous... et cependant... je supplie votre majesté de ne pas me les demander... Elle les connaîtra si je réussis... et si je succombe... moi seul me serai exposé à une colère bien redoutable !

LA REINE.

Je sais tout ; on veut engager le roi à se séparer de moi... On a parlé de divorce et d'une alliance avec une princesse de Sardaigne.

CARLO.

Oh ! ce n'est pas possible !

LA REINE, *vivement*.

On dit même que Fray Antonio, l'inquisiteur, reçoit, dans ce but, de l'argent de la cour de Turin, avec laquelle il est en correspondance secrète par l'entremise d'un nommé Gil Vargas, huissier du palais et l'un de ses agens.

CARLO.

Je le connais.

LA REINE, *vivement et se levant*.

Aurais-tu des preuves de ce complot ?... une preuve... une seule ?

CARLO.

J'en aurai... je vous en répons ?

LA REINE.

Ah ! s'il en est ainsi... parle ! demande-moi ce que tu voudras !

CARLO.

J'accepte, madame, et je vous demande de marier, à l'instant même, sans éclat et sans bruit... ma sœur Casilda avec don Rafaël...

LA REINE.

Toi qui, il y a deux heures, avant mon départ, me suppliais de les séparer et d'éloigner Rafaël au plus vite !

CARLO.

Il le fallait alors... et maintenant... il faut ce mariage... Il le faut... non pour moi... mais pour vous-même.

LA REINE, *étonnée*.

Comment ?

CARLO, *vivement*.

Cela importe à la réussite des projets dont nous

parlions tout-à-l'heure; et un mot de vous au duc d'Estuniga, son oncle... qui est, dit-on, le courtisan le plus servile...

LA REINE.

Sans doute... un coup d'œil l'aurait fait se courber et obéir; mais j'apprends à l'instant que cet oncle, depuis longtemps malade, vient de mourir subitement, laissant à son neveu, qu'il n'a pas eu le temps de dés- hériter, cinq à six cent mille ducats de revenu.

CARLO.

O ciel!

LA REINE.

Et comment obliger ce jeune homme qui est libre, qui est riche, qui peut aspirer à tous les partis...

CARLO.

A épouser une fille sans naissance et sans fortune...

LA REINE.

A moins que le penchant qui l'intraîne vers elle...

CARLO.

Penchant que j'ai arrêté... que j'ai détourné moi-même, en l'effrayant sur sa fiancée... N'importe!... il y a encore moyen peut-être... et d'ici là, si le roi vous parlait de cette union... je supplie votre majesté de lui dire qu'elle la connaissait.

LA REINE.

Moi!

CARLO.

Elle ajouterait même qu'elle a signé au contrat et qu'à Notre-Dame-des-Bois elle a honoré ce mariage de sa présence... cela n'en ferait que mieux.

LA REINE.

Et pourquoi?

CARLO.

Plus tard... votre majesté le saura.

LA REINE, *apercevant les deux dames d'honneur qui*

sortent de la porte à droite et replacent le fauteuil près de la table. Silence !... on vient m'avertir.

CARLO.

Quel contre-temps !

LA REINE.

L'ambassadeur d'Allemagne présente aujourd'hui ses lettres de créance.

CARLO, *à demi-voix.*

Comment donc revoir votre majesté !

LA REINE, *de même.*

Après la réception... si je puis être seule un instant, je te ferai prévenir par Casilda... A bientôt... Silence et courage !...

Elle sort par la porte à droite.

SCENE III.

CARLO, *puis* VARGAS *et* RAFAEL.

CARLO, *allant s'asseoir sur le fauteuil à droite près de la table.*

Oui... courage !... Si encore on pouvait, pendant quelques heures, laisser ignorer à Rafaël la succession qu'il vient de faire...

VARGAS, *entrant avec Rafaël par le fond du théâtre.*

Je vous le répète, c'est le notaire lui-même qui en apporte la nouvelle... votre oncle est mort !

CARLO, *à part, avec impatience.*

Là !... encore ce Vargas !...

VARGAS.

Sans pouvoir, comme il le voulait, léguer tous ses biens à l'inquisition.

RAFAEL, *froidement.*

En vérité !...

VARGAS.

Il n'a eu que le temps de dire de vive voix au notaire... « J'ordonne à mon neveu de prendre Gil Vargas pour son intendant ! »

RAFAEL.

A moi !... un intendant... vrai cadeau du diable !...
Et pourquoi cela ?

VARGAS.

Parce qu'il en faut un avec une fortune comme la
vôtre... parce que vous avez six cent mille ducats.

RAFAEL, *froidement*.

Ah ! ah !

VARGAS.

Cela ne vous surprend pas ?...

RAFAEL.

Du tout... (*Montrant Carlo.*) Avec lui... et grâce à
lui... je m'y attendais.

VARGAS.

Raison de plus, maintenant, pour renoncer à cet
amour absurde et diabolique que vous vous êtes mis
en tête.

CARLO, *à part, avec colère*.

Nous y voilà !

VARGAS.

On peut choisir parmi les marquises et les duchesses,
quand on a six cent mille ducats.

CARLO, *froidement*.

Non pas... trois cents.

VARGAS.

Comment, trois cents !

CARLO.

Et ma part ?

VARGAS.

Ah ! c'est trop fort !... c'est trop juif !

RAFAEL, *riant*.

C'est pis qu'un intendant.

VARGAS, *avec colère*.

Et vous pourriez souffrir !...

RAFAEL.

Donne-moi le moyen de faire autrement ? Quand je

peut-être que toi qui parles... toi qu'on vient de me donner pour intendant, tu es à lui pour moitié, s'il le veut.

VARGAS.

Laissez donc !

RAFAEL.

Oui, s'il le veut... Tu auras beau dire et beau faire, il faudra que tu lui appartiennes.

VARGAS, avec colère.

C'est ce que nous verrons !... car je n'entends pas que vous soyez dupe plus longtemps d'une fourberie et d'une imposture pareilles.

RAFAEL, écoutant un bruit de tambour lointain.

Tais-toi !... c'est le roi et la reine qui, pour la réception de l'ambassadeur, se rendent à la salle du trône... Et, nous autres, du régiment des gardes, devons former la haie sur leur passage !

VARGAS.

Peu importe !... (*Montrant Carlo, qui depuis quelques minutes vient de s'asseoir et d'écrire à la table à droite.*) Et puisque vous prétendez que c'est le diable en personne...

Prenant un des pistolets que Rafaël porte à sa ceinture.

RAFAEL.

Prends garde... il est chargé !

VARGAS.

C'est ce que je veux, et en l'essayant sur lui... vous verrez bien...

RAFAEL.

Que tu perdras ta poudre et ton temps. (*Vivement.*)
Le roi !...

Il tire son épée, et va se mettre en rang avec les autres Officiers et Soldats qui sont en haie dans la galerie, présentant les armes au Roi, et tournant le dos aux spectateurs. On entend dans l'orchestre le bruit lointain du tambour, qui est censé battre dans les cours du palais.

VARGAS , pendant ce temps , s'approchant de Carlo qui est à la table à écrire, et à demi-voix.

Prétendu démon ou sorcier, pourrais-tu me dire ce qui va t'arriver ?

CARLO , sans tourner la tête.

Non, mais je puis t'apprendre le sort qui t'attend... Ravisseur d'une jeune fille dont tu voulais faire la maîtresse du roi, tu seras pendu dès ce soir.

VARGAS , interdit.

Pendu !...

CARLO.

De par la reine... (*Montrant le papier qu'il vient d'écrire.*) qui va en signer l'ordre.

VARGAS , tremblant.

Pendu !...

CARLO.

Mais, au contraire... je t'offre là grâce si tu conviens de tes intelligences avec Fray Antonio.

VARGAS.

J'en conviens...

CARLO.

Des lettres que tu reçois pour lui de la cour de Sardaigne...

VARGAS.

J'en conviens !... et même j'en ai là une toute petite... que j'allais lui porter...

CARLO , vivement.

La protection de la reine et la place de majordome, si tu me remets cette dépêche.

VARGAS.

La voici... la voici... (*Tombant à genoux.*) Vous tenez vos promesses mieux que l'inquisition, et je suis à vous corps et âme !...

Pendant le dialogue précédent , qui a été débité rapidement sur le devant de la scène, le Roi, la Reine et toute la cour

ont passé au fond du théâtre, devant les Officiers qui forment la baie. Le défilé est achevé. Rafaël, qui était à la porte du fond, présentant les armes au Roi, se retourne en ce moment, et voit son précepteur aux pieds de Carlo.

RAFAEL, *riant.*

Et lui aussi!... Quoi! mon précepteur, vous qui aviez pris les armes contre l'enfer... vous qui vous vantiez de ne pas lui céder... c'est bien pis que moi encore!... vous vous donnez corps et âme!... Oh! tu l'as dit, je l'ai entendu, et tu as bien fait : tout va maintenant te réussir.

VARGAS, *balbutiant.*

Permettez, monseigneur...

CARLO.

Silence!... pas un mot à ton élève.

VARGAS.

Je me tais.

CARLO.

Et, maintenant, laissez-nous.

VARGAS, *faisant quelques pas pour sortir.*

Je m'en vais.

CARLO.

Non, reste.

VARGAS, *revenant.*

Me voici!...

RAFAEL, *à demi-voix, à Vargas.*

Oh! ça, il me semble que c'est lui qui te commande.

VARGAS, *troublé.*

Vous croyez...

CARLO, *à Vargas.*

Tu vas venir avec moi chez la reine.

VARGAS.

Pour cette place de majordome que vous m'avez promise.

RAFAEL.

Une place!... Voilà déjà que cela commence, et c'est

comme si tu l'avais... car c'est un serviteur exact et fidèle,... un peu cher... je t'en ai prévenu... mais, n'importe, et, quel que soit le prix qu'il veuille y mettre, j'ai une grâce... une dernière grâce à lui demander.

CARLO.

Laquelle?

RAFAEL.

Ce matin, tu m'avais défendu de regarder, d'approcher cette jeune fille... celutin... et malgré tes menaces.

CARLO, *effrayé*.

Ah ! mon Dieu!...

RAFAEL.

Je n'ai pu résister au charme qui m'entraînait vers elle... Je suis tombé à ses pieds... j'ai pressé sa main dans la mienne...

CARLO, *vivement*.

Et puis?...

RAFAEL.

Et puis... j'ai promis, j'ai juré... Je me suis vendu au démon : je lui ai vendu mon âme!

CARLO.

Est-il possible!

RAFAEL.

Tu comprends alors, puisque je lui appartiens à jamais, qu'il ne m'en coûtera pas plus pour l'épouser.

VARGAS, *effrayé*.

Vous, mon élève!...

CARLO, *lui faisant signe*.

Tais-toi...

Vargas s'arrête et se tait.

RAFAEL.

Mais que, fille d'honneur ou fille d'enfer, dona Thérèse soit ma femme!...

CARLO, *avec joie*. VARGAS, *avec crainte*.

Quoi ! vous voulez ?...

RAFAEL, *vivement à Carlo.*

Un pareil mariage ne peut pas se faire comme un autre, je le sais... mais, par ton pouvoir auprès de Bel-zébuth, tu peux arranger cela de manière à ce que cela se fasse en un clin-d'œil, et que personne n'y voie que du feu.

CARLO, *vivement.*

C'est ce que je veux, et à l'instant même.

SCÈNE IV.

VARGAS, RAFAEL, LE COMTE MEDRANO, quelques SEIGNEURS, CARLO.

LE COMTE, *à Rafael.*

De la part du roi!...

Il remet à Rafaël un papier, puis il s'approche de Carlo, avec qui il cause vers le fond du théâtre pendant que Rafaël lit.

RAFAEL,

Ah! mon Dieu!

VARGAS, *à demi-voix.*

Qu'avez-vous donc?

RAFAEL, *avec joie.*

Qu'est-ce que je disais?... Ce mariage dont... je parlais...

VARGAS.

Il va se faire?

RAFAEL.

Mieux encore... il est fait... L'écriture du roi... (*Lisant.*) « Vous êtes marié... nous le savons... En conséquence, nous entendons que vous habitez au palais, et que vous y occupiez un appartement dès ce soir, avec dona Thérèse, votre femme! » Thérèse... ma femme... le même appartement. Tu le vois... ce que je désirais, ce que je rêvais tout-à-l'heure est déjà réalisé.

VARGAS.

Quand donc?... à quel moment?

RAFAEL

Est-ce que je le sais?... Mais le roi ne se trompe jamais ! Le roi le dit et l'atteste... c'est signé de sa main.

VARGAS.

Marié... sans vous en être aperçu !

RAFAEL.

Pourquoi pas?... Dès qu'on est une fois dans la sorcellerie et la diablerie, tout devient simple et naturel.

UN HUISSIER, *annonçant.*

Le roi! messieurs.

RAFAEL.

Le roi qui sort de la salle du trône, et traverse cette galerie... je vais bien savoir par lui...

CARLO, *à part.*

O ciel!...

Il quitte le comte de Medrano et les Seigneurs, qui causaient avec lui, et se rapproche de Rafaël.

SCENE V.

VARGAS, CARLO, LE ROI, LE COMTE MEDRANO *et plusieurs* SEIGNEURS.

FERDINAND, *venant de gauche et traversant le théâtre.*

Oui, comte de Las Torrès, nous ferons droit à votre demande... ainsi qu'aux vôtres, marquis de Balbajos. (*Apercevant Rafaël qui s'incline.*) Ah! c'est vous, don Rafaël?... Avez-vous reçu de moi...

RAFAEL, *lui montrant le papier qu'il tient.*

Oui, sire!... Mais, oserai-je demander à votre majesté... comment elle a appris cette union...

FERDINAND, *souriant.*

Par Carlo, d'abord...

RAFAEL, *étonné.*

Carlo?...

CARLO, *à Rafaël.*

Oui, colonel!...

FERDINAND.

Et par la reine, qui m'a dit avoir signé à votre contrat et avoir même, à Notre-Dame-des-Bois, honoré de sa royale présence, ce mariage que nous approuvons! Le Roi salue de la main Rafaël, qui est resté stupéfait et immobile; et, traversant la galerie, il entre avec sa suite dans un des appartemens à droite.

SCENE VI.

VARGAS RAFAEL, CARLO.

RAFAEL, *hors de lui, égaré et portant la main à son front.*

La reine... qui le dit... la reine qui, à l'endroit même où le démon m'est apparu, à Notre-Dame-des-Bois... a été témoin de ce mariage... réel ou fantastique... (*Vivement et sortant de ses réflexions.*) Mais, après tout, qu'ai-je besoin de comprendre... pour être heureux?... Et dès que je le suis... dès qu'elle est à moi...

Il fait quelques pas pour sortir.

CARLO, *l'arrêtant.*

Où allez-vous ?

RAFAEL.

Chercher ma femme... et l'emmeuer...

CARLO.

Permettez...

RAFAEL.

Dans notre appartement... Le roi l'a dit... je suis marié... mon mariage est fait, célébré et conclu... la reine l'a vu, le roi l'atteste. . et toi aussi...

VARGAS.

C'est vrai !...

CARLO, *à part.*

Ah! mon Dieu !... cela devient dangereux, et si on ne l'arrête pas... si on ne l'empêche pas...

RAFAEL, *de même.*

C'est à moi... c'est mon bien... personne ne peut me le disputer... ni m'empêcher d'être son mari !

CARLO, *de même et le retenant toujours.*

Et moi!...

RAFAEL, *de même.*

Que veux-tu dire ?

CARLO, *de même.*

Et ma part ?

RAFAEL, *de même.*

Ma femme est à moi seul !

CARLO.

A nous deux !... N'est-il pas dit, dans notre pacte, que tout ce que je te ferai obtenir, nous le partagerons ?

RAFAEL.

Passes pour mon intendant... prends-en la moitié... prends-le tout entier, si tu veux... mais ma femme... c'est autre chose !

SCÈNE VII.

VARGAS, RAFAEL, CARLO, CASILDA, *sortant de la porte à droite.*

CASILDA, *à voix basse.*

Eh! vite... eh! vite, la reine t'attend; elle n'a qu'un instant à être seule.

CARLO.

J'y vais... Mais toi, n'oublie pas...

Il lui parle à voix basse.

RAFAEL, *à Vargas, à demi-voix.*

La voilà !...

VARGAS, *à part.*

Je ne la reconnais que trop bien !

RAFAEL.

Regarde-la !... regarde donc comme elle est jolie... et partager un pareil trésor. Ah bien! oui... plutôt mourir !

CARLO, *à sa sœur, qui a l'air de lui résister.*

Je le veux... Vous, seigneur Vargas, suivez-moi chez

la reine... (*A sa sœur.*) Toi, n'oublie pas avec lui ce que je t'ai recommandé, ou tu serais perdue...

Carlo sort avec Vargas, en faisant encore à Casilda des signes d'intelligence.

SCENE VIII.

CASILDA, RAFAEL.

CASILDA, *à part.*

Pauvre jeune homme! le tromper à ce point... je ne pourrai jamais...

RAFAEL, *regardant sortir Carlo.*

Grâce au ciel, ce maudit associé n'est plus là pour réclamer sa part... Il s'éloigne... il ne peut nous voir... et en son absence...

DUO.

CASILDA, *à part.*

Lui faire accroire, ah! c'est terrible!

Que pour partager avec lui!

Le diable est toujours là... près de nous... invisible...

Mais mon frère le veut ainsi...

RAFAEL, *à part.*

O moment favorable!
Amour, tu me souris,
Et puis tromper le diable
En tout temps est permis.

CASILDA, *à part.*

D'une ruse semblable,
En vain mon cœur gémit!
Soyons inexorable...
Car mon frère l'a dit.

RAFAEL, *regardant à droite.*

Il est loin... approchons!

CASILDA, *à part et réfléchissant.*

Oui, le diable lui-même

Est toujours là sans être vu!

C'est convenu!

RAFAEL, *avec expression.*

Écoute-moi, je t'aime!
Je t'aime! je t'aime! je t'aime!

CASILDA, *écoutant de l'autre côté.*Hein? hein?...


RAFAEL.

Quoi donc ?

CASILDA, *écoutant toujours.*

Je l'ai bien entendu !

Pendant que vous parlez, ô bizarre merveille !

Quelqu'un murmure aussi, je t'aime ! à mon oreille.

RAFAEL.

De ce côté ?...

CASILDA, *montrant le côté où il n'y a personne.*

Non pas ! de celui-ci.

RAFAEL, *lui prenant la main gauche.*

Cela n'est pas possible !

CASILDA.

Eh ! mais... c'est inouï !

RAFAEL.

Qu'avez-vous donc ? et quel trouble est le vôtre ?

CASILDA.

On me retient la main !

RAFAEL, *tendant la main gauche.*

Celle-ci ?

CASILDA, *montrant la droite.*

Non pas, l'autre !

RAFAEL, *passant à sa droite.*

Ah ! serait-ce Asmodée !... invisible et présent ?

CASILDA, *montrant sa gauche.*

Eh ! mais, de ce côté, le voilà, maintenant !...

(Comme si elle retirait sa main gauche que l'on tient.)

Finissez...

RAFAEL, *qui, dans ce moment, vient de porter à son cœur et à ses lèvres la main gauche de Casilda.*

Qu'est-ce donc ?

CASILDA.

Je défends qu'on me touche !

Il presse encor ma main sur son cœur, sur sa bouche !

RAFAEL, *quittant la main qu'il tenait.*

O ciel !... je m'arrête en tremblant !...

RAFAEL.

CASILDA.

Infernale malice,

Par ce doux maléfice,

Le bonheur que j'obtiens,
 Le moindre bénéfice
 Devient soudain le sien !
 Ah ! c'est vraiment terrible ,
 Même dans mes amours,
 Ce démon invisible
 Veut partager toujours.

Moi, je ne crains plus rien,
 Et vois, avec malice,
 Quel tourment est le sien.
 Ah ! c'est vraiment terrible,
 Même dans ses amours ,
 Ce démon invisible
 Veut partager toujours.

RAFAEL, *ayant l'air de s'adresser à quelqu'un qui est dans l'appartement.*

Apprenez que de votre audace,
 Démon ou lutin, je me lasse !

(Quittant la main droite de Casilda.)

Si je veux bien quitter sa main...

CASILDA, *montrant sa main gauche.*

Voilà qu'il la quitte soudain !

RAFAEL, *reculant de quelques pas.*

Et si je m'éloigne d'ici...

CASILDA, *de même.*

Le voilà qui s'éloigne aussi !

RAFAEL, *faisant quelques pas vers elle.*

Je n'entends pas céder mes droits...

CASILDA, *de même.*

Il se rapproche, je le crois !

RAFAEL, *lui prenant la main droite et tombant à ses genoux.*

Car tous deux l'amour nous enchaîne !

CASILDA, *montrant sa main gauche.*

Il me retient... je le sens bien !

RAFAEL.

Ma part est donc toujours la sienne ,
 Et mon bonheur toujours le sien ?

CASILDA.

Le voilà même à mes genoux !

RAFAEL.

A vos genoux !

TOUS DEUX.

Monsieur, monsieur... relevez-vous !

ENSEMBLE.

RAFAEL.

Non, non, plus de partage !
 Je renonce, en ma rage,
 Au traité qui m'engage ;
 Dussé-je être perdu ,
 Ici, rien ne m'arrête !

(S'adressant à Asmodée)

Que par toi la tempête
 Eclate sur ma tête :
 Notre pacte est rompu,
 M'entends-tu ? M'entends-tu ?
 Oui, oui... tout est rompu.

RAFAEL, *passant à gauche de Casilda.*

Près de toi, qui fais mon bonheur,
 De sa puissance je me passe !
 Et si tu me gardes ton cœur...
 Viens, viens...

(Il l'embrasse sur l'épaule gauche.)

CASILDA, *se touchant au même moment l'autre épaule.*

Ah ! l'on m'embrasse !

RAFAEL, *poussant un cri de colère.*

Ah !

(Remontant le théâtre, et s'adressant à Asmodée qu'il ne voit pas.)

Monsieur ! c'est un trait perfide et déloyal !

Monsieur ! c'est un abus du pouvoir infernal !

Et c'est enfin d'un lâche... oui... m'entendez-vous bien ?

De se cacher ainsi pour dérober mon bien !

(Serrant Casilda dans ses bras et l'embrassant encore.)

Ma vie à moi !... mon amour... mon trésor !...

CASILDA, *montrant son autre joue.*

Ah ! l'on m'embrasse encor.

ENSEMBLE.RAFAEL, *avec fureur, tire son épée.*

Non, non, plus de partage !

Je brise dans ma rage

Le traité qui m'engage ! etc.

CASILDA, *riant*.

Ah ! sa jalouse rage
M'offre trop d'avantage,
Et d'un pareil partage
Le voilà confondu !
Hélas ! etc.

(Rafaël, qui a tiré son épée, poursuit Asmodée sous la table, derrière les fauteils, puis revient à Casilda qu'il tient d'une main, tandis que de l'autre il se met en garde contre Asmodée.)

SCENE IX.

LE ROI, RAFAEL, CASILDA.

RAFAEL, *courant au Roi*.

Ah ! sire !... j'implore votre majesté !...

CASILDA, *à demi-voix*.

Taisez-vous !

RAFAEL.

Non... non, il y a déjà trop longtemps que je garde le silence ; je m'adresse au roi d'Espagne, au roi catholique... pour éloigner et exorciser l'esprit malin qui vient s'emparer de nous et de nos biens les plus chers.

LE ROI.

Que voulez-vous dire ?

RAFAEL.

Que pour rompre ses maléfices, je supplie votre majesté de nous faire bénir et marier à l'instant par son chapelain... mais marier, réellement.

LE ROI, *étonné*.

Mariés... ne l'êtes-vous pas ?

RAFAEL.

Je n'en ai pas la moindre idée...

LE ROI.

Et la reine et Carlo qui prétendaient...

CASILDA, *vivement et courant près du Roi*.

Trompés... abusés comme vous-même...

LE ROI, *avec colère.*

Il est donc vrai!...

FINALE.

C'est trop d'audace et trop d'offense!
On croyait braver ma puissance...
Mais tremblez tous, tremblez d'effroi!
C'est moi, c'est moi qui suis le roi!

(A Rafaël et à Casilda.)

O vous, qu'un sort fatal amène
Sous les yeux d'un maître outragé,
Vous saurez ce que peut ma haine...
Et de vous je serai vengé!

Oui, perfides... Dieu! la reine!...

SCÈNE X.

LES MÊMES, LA REINE *et* TOUTE LA COUR, *entrant par la galerie du fond.*

LA REINE, *courant à son mari.*

Qu'avez-vous donc?

LE ROI, *cherchant à modérer sa colère.*

Ce que j'ai!... ce que j'ai...

ENSEMBLE.

FRAY ANTONIO *et* VARGAS.

Est-ce un nouveau trait de démente,
Ou revient-il en ma puissance?
Il est à nous... oui, je le voi!

LE ROI.

C'est trop d'audace et trop d'offense!
On croyait braver ma puissance...
Mais tremblez tous, tremblez d'effroi!
C'est moi, c'est moi qui suis le roi!

LA REINE *et* LE CHOEUR.

Qui peut exciter sa vengeance?
Qui donc et l'outrage et l'offense?
Oh! rien n'égale mon effroi!

LA REINE, *apercevant Carlo qui entre.*

Carlo!... Carlo!... venez! je suis tremblante,
Sa fureur contre nous s'augmente!

LA PART DU DIABLE.

CARLO, *s'approchant du Roi.*

Sire!...

LE ROI, *brusquement.*

Que nous veux-tu?... servir nos ennemis?...

CARLO,

Qui? moi!... si vous daignez m'en croire et me permettre...

LE ROI, *avec colère.*Silence!... A notre cour si j'ai daigné t'admettre,
C'est pour tes chants, et non pour tes avis!

CARLO.

Moi chanter! Désormais, sire, je ne le puis!

LE ROI, *étonné.*

Et la raison?

CARLO.

J'ai trop de chagrins.

LE ROI.

Vous!

CARLO.

Oui, sire!

LE ROI, *s'adoucissant.*

Ah! tu souffres aussi! qu'as-tu donc?

CARLO.

Une sœur

Qu'on voudrait m'enlever, que l'on voudrait séduire!

LE ROI.

Qui donc?

CARLO.

Un noble et grand seigneur!

LE ROI.

Son nom?

CARLO.

Je ne saurais le dire

Qu'à votre majesté!...

LE ROI, *à la Reine.*

Madame!... un seul instant,

De grâce...

(Aux autres personnes de la cour.)

Et vous, messieurs, qu'on se retire!

(Toute la cour se retire de quelques pas, au fond du théâtre.
La Reine s'assoit sur le fauteuil à droite. — Carlo et le Roi restent seuls sur le devant de la scène.)

LE ROI, à Carlo.

Il n'est personne ici d'assez haut, d'assez grand,
Pour se mettre au-dessus des lois... j'en fais serment!
Ce séducteur, quel est-il donc?

CARLO.

Vous, sire !...

(L'orchestre joue le motif de la romance du premier acte,
sur lequel Carlo fait le récit suivant :)

(Regardant l'Inquisiteur.)

De la reine ils craignent le tendre dévouement,
Ces pieux conseillers dont la perfide adresse
Voulait vous entraîner aux pieds d'une maîtresse,
Vous conduire au divorce et former d'autres nœuds
Pour s'enrichir... La preuve en est là sous vos yeux !...

(Il lui remet divers papiers.)

LE ROI, *les parcourant*.

O ciel !...

(Avec une colère concentrée.)

Ainsi, par vous, la reine a dû connaître
Les torts dont je rougis ?...

CARLO, *vivement*.

Je le jure, ô mon roi,

La reine ne sait rien !

(Montrant Rafaël et Casilda.)

Ni lui !... ni ma sœur !... moi,

Moi seul de vos secrets suis maître ;

Ordonnez mon trépas !... ils mourront avec moi !

Qu'à ce prix le repos dans votre cœur revienne,

Que l'innocence en vous retrouve un défenseur !

Et fidèle à l'honneur, et fidèle à la reine,

Rendez-lui son époux !... et rendez-moi ma sœur !

(Pendant ce temps, et sur un signe de Carlo, Casilda s'est
avancée doucement.)

CARLO et CASILDA.

LE ROI.

O roi de la terre !

O noble seigneur,

Leurs accens si touchans

Ont calmé tous mes sens !

Que notre prière
 Arrive à ton cœur !
 C'est par la puissance
 Que tu régneras ;
 Mais par la clémence
 Au ciel tu vivras !

Oui, je cède et me rends
 A leurs nobles accens !

CARLO et CASILDA.

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

Ah ! ah ! ah ! ah !

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

LE ROI, *allant à la Reine.*

▲ vous, madame, tout à vous ;

(Regardant l'Inquisiteur.)

Plus d'ennemis désormais entre nous ! (A Rafaël.)

Quant à vous, épousez celle qui vous est chère,
 Comte de Puycerda, marquis de Pennafflor...

VARGAS.

Quoi ! de nouveaux titres encor...

RAFAEL, *à Carlo, qui lui a parlé bas et pendant les vers précédens.*

Que tu ne prendras pas, cette fois...

CARLO.

Au contraire !

Et pour les partager au gré de votre cœur,
 Je les prends et les donne...

RAFAEL.

A qui donc ?

CARLO, *montrant Casilda.*

A ma sœur !

(Souriant et les regardant tous.)

J'ai tenu ma promesse, et dans cette demeure,
 Chacun aura sa part.

RAFAEL, *à Carlo.*

Oui, mais la tienne, à toi ?

CARLO, *l'unissant à sa sœur.*

Je vous vois tous heureux... et vous l'êtes par moi...

Ma part est la meilleure.

CHOEUR, *montrant le Roi.*

Que nos soins, notre tendresse

Le guérissent de ses maux ;

Que par lui règnent sans cesse

Le bonheur et le repos !

FIN.